

L'ILLUSTRATION

section magazine



Révolution dans la T.S.F.

Le professeur Alberto Donadio, de Santa Margherita Ligure, vient d'inventer un nouveau récepteur à cristal qui permettrait de recevoir les émissions dans un rayon de 2.000 km. et serait indiqué surtout pour les localités éloignées des stations d'émission. Il exclut l'usage de toute énergie électrique obtenue de n'importe quelle façon et est muni seulement d'une antenne et d'une prise de terre. Les nombreuses expériences faites personnellement par l'inventeur lui ont permis de perfectionner toujours davantage le fonctionnement de son appareil, de sorte qu'aujourd'hui il lui est possible d'écouter parfaitement et sans aucune interférence à Santa Margherita Ligure (Gênes) les stations de Budapest, Berlin, Vienne, Varsovie, Prague, ainsi que celles des émetteurs français et italiens.

L'appareil est muni de deux petites poignées qui actionnent deux curseurs glissant sur une régie graduée pour la lecture des stations. Mais le rendement le meilleur est obtenu pour les signaux radiotélégraphiques à grandes distances.

Toujours au cours de ses essais, l'inventeur a pu déterminer, presque sans exception, la provenance de violents orages éclatant sur l'Europe et les suivre dans les différentes directions. Cet appareil serait donc aussi utile pour le service météorologique. En outre, l'inventeur a constaté, il y a quelques mois, qu'en plaçant l'antenne à deux ou trois mètres au-dessus ou au-dessous des fils téléphoniques, on pouvait recevoir avec cet appareil des communications téléphoniques avec une certaine clarté. — RADIO MAGAZINE.



La télépathie et les ondes ultra-courtes

On discute beaucoup, depuis quelque temps, la question de la transmission de la pensée par T.S.F. et les journaux relatent aujourd'hui le cas d'un vicar de Dorset qui posséderait à un degré très élevé la faculté de lire dans les pensées d'autrui. Il n'est pas impossible que ce mystérieux moyen de communication utilise les ondes ultra-courtes que les êtres humains seraient capables d'émettre et de capter. Il est hors de doute que dans un avenir assez proche, la science de la radio révélera bien des choses sur la nature de ces ondes sur lesquelles nous ne possédons encore que des connaissances rudimentaires. Nous avons déjà eu l'occasion de parler, dans ces colonnes, des expériences faites sur les vibrations électriques du cerveau et c'est précisément les expériences de ce genre qui sont susceptibles de nous rapprocher de la solution de cette question. — WORLD-RADIO.



Un haut-parleur colossal

On vient de construire, en Amérique, un haut-parleur qui est certainement le plus puissant du monde entier. Ce type de haut-parleur, qui peut être utilisé pour donner des signaux d'alarme ou pour transmettre des commandements sur les navires, possède un moteur d'une hauteur de 1 m. 20 environ; la membrane a un diamètre de 1 m., et malgré qu'elle ne se déplace, à pleine charge, que de 0 mm. 63 de sa position normale, l'intensité sonore de ce géant est si grande que l'on a réussi à couvrir plus de mille fois au moins le tonnerre assourdissant de la cascade du Niagara. Avec ce haut-parleur, on a réussi à rendre la voix humaine audible à plusieurs kilomètres. — MON PROGRAMME.



Le plus coûteux programme

C'est à peine s'il est nécessaire de dire que ce sont les Américains qui ont toujours battu le record, dans le domaine des prix, des programmes radiophoniques. Cependant, l'émission que donnera la radio anglaise à l'occasion du jubilé du roi dépassera de loin tout ce qu'on a vu jusqu'ici. En effet, la B.B.C. compte consacrer jusqu'à 50.000 livres sterling (soit 3.750.000 fr.) pour couvrir les frais de ce programme de gala. — WIRELESS WORLD, Londres.



JANET GAYNOR, qui vient de terminer "One More Spring", prend actuellement quelques jours de vacances à New-York et viendra probablement à Montréal d'ici une ou deux semaines.



ARLINE JUDGE se repose à Yosemite, après avoir terminé le film "Scandals".

Naissance d'un film

Quand les prises de vues sont terminées, quand le dernier "raccord" est tourné, quand tous les artistes et les figurants sont libérés, en un mot quand le film semble achevé, alors s'ouvre pour le metteur en scène qui "monte" lui-même son film la meilleure période.

Il quitte l'atmosphère déprimante des studios surchauffés, chantiers du zinc (1) et de la girafe (2), et il s'en va vivre, le temps du montage, dans une petite chambre propre et blanche où il accomplit, avec son aide et sa monteuse, le travail d'art le plus curieux qui soit et qui n'a effectivement de rapports avec aucun autre.

Aux usines Pathé, à Joinville, les ateliers de montage sont logés à deux pas de la Marne, dans un pavillon isolé qui ressemble, l'extérieur, à un village, et, à l'intérieur, à une clinique. Que nous sommes loin de l'agitation et de la fièvre du studio! Ici, tout est ordre, silence, tranquillité... Sur chaque porte, on lit un nom, celui du médecin traitant, le veut dire celui de metteur en scène: M. Raymond Bernard, M. Pierre Colombier, M. Anatole Litwak, M. Léonce Perret, M. Henry Roussel, M. Maurice Tourneur, etc....

Entrons dans une de ces chambres. La monteuse, en blouse blanche, avec ses gants de caoutchouc fait songer à une infirmière et le metteur en scène, grave, muet, penché sur la fenêtre du "moviola", on passe la pellicule, à l'air d'examiner des bacilles au microscope. Dans les casiers muraux, les grandes boîtes d'étain, rondes et plates, qui contiennent les différents fragments du film, sont rangées par numéros correspondants à ceux du découpage. Le long des fenêtres, on voit les tables spéciales de montage, qui permettent un commode et rapide déroulement des bobines de pellicule. A côté, les précis et ravissants "moviolas", dotés d'un haut-parleur, grâce auquel on peut "voir et entendre" les scènes tournées sans avoir besoin de courir à tout instant à la salle de projection.

Mais que fait-on exactement dans un atelier de montage et comment procède-t-on? Songez d'abord que lorsque le metteur en scène vient commencer son travail, il se trouve en présence, dûment coupés, sériés et classés par la petite monteuse, d'environ vingt-cinq kilomètres de pellicule, sans compter le son, qui représente à peu près dix fois la longueur normale de son film, car chaque scène a été tournée un grand nombre de fois. Le problème consiste donc à choisir les meilleures prises, mais ce n'est pas si simple que vous le croyez: parce qu'il y a toujours quelque chose de bon dans une mauvaise prise, et souvent quelque chose de mauvais dans la meilleure. Parce qu'une scène qu'on croyait courte se révèle trop longue et qu'une autre, qu'on voulait rapide, a besoin d'un prolongement. Parce que

les acteurs n'ont pas parlé juste dans toutes les prises... Alors, il faut combiner, rogner, greffer, tricher, truquer et savoir n'utiliser que ce qui mérite d'être retenu. Il faut aussi sacrifier impitoyable tout ce qui est susceptible de nuire au rythme et au mouvement du film. C'est là, pendant le laborieux accouchement de son oeuvre, que le metteur en scène, aux prises avec ses magiques serpents, peut se révéler un artiste, et, dans une certaine mesure, un créateur. L'écrivain a ses mots, le peintre ses couleurs. Lui, a ses images et ses bruits. L'art n'est qu'un choix, dans tous les domaines. Avec les mêmes images et les mêmes bruits, selon la façon dont il les assemble, uniquement, le metteur en scène d'un heureux scénario peut donner naissance à un film remarquable ou à un navet. Sous condition, bien entendu, que le producteur lui fasse confiance et que son montage ne soit pas saboté, à la dernière minute, pour des raisons extracinématographiques, par des monteuses occasionnelles, comme cela se voit hélas! encore souvent. Mais cela est une autre histoire, dont j'aurai l'occasion de vous parler...

Je voudrais vous dire encore un mot d'un miracle second également provoqué par le montage... Il concerne la monteuse qui est généralement une petite ouvrière, le plus souvent jeune et jolie, employée auparavant au développement ou au tirage des films, et qui doit à ses qualités et à ses aptitudes d'être désignée comme assistante du metteur en scène. Le premier jour, elle ressemble à toutes les petites ouvrières d'usine. Mais quand le film est fini, elle n'ignore plus rien des secrets de la "permanente" et elle a acquis le petit chic parisien qui lui manquait. Et n'allez pas nourrir de coupables pensées à son égard! C'est une petite fille très sérieuse. Seulement, dans monteuse, il y a monter. Le montage lui a donné le goût de l'ascension. Je pense qu'il y a là, pour les paroliers de chansons, matière à un ingénieux refrain populaire...

André LANG.

- (1) Appareil de prise de vues.
- (2) Appareil de prises de sons.

LES COULISSES DU CINEMA

El Bendel, le fameux comédien suisse, est de retour chez Fox où il jouera avec Shirley Temple dans "Curley Top"... Pour la première fois dans sa carrière, John Boles exécutera le "tap dance". Ce sera pour son dernier film "Redheads on Parade"... Alice Faye ne mangera plus de dessert afin de maigrir... Le prochain film de Mae West sera intitulé "Goin' To Town". C'est une production Paramount...



POUR VOUS MESDAMES

Ce qu'en pense **JOVETTE**

Le moucheron malicieux



JOVETTE

N'eut été d'un moucheron, elle eut atteint son but. C'est tout de même incroyable! Et pourtant les faits sont là. Elle volait Amélia Earhart, mais les mouches volent aussi, et pan! à un carrefour de l'air, quelle part dans le ciel, un insecte lui est entré dans l'oeil. Ce n'est rien, vous pensez... on se passe la main, on se tourne la paupière et puis on continue...

Elle n'a pas pu. Aveuglée!... Alors elle est redescendue. L'insecte est mort, c'est vrai, petit malchanceux, mais il a fait rater une belle envolée à l'aviatrice. C'est à se reprendre le raid de Burbank à Mexico. Si monsieur La Fontaine vivait, il ferait là-dessus une belle fable, et il se rendrait compte avec joie que les mouches modernes ont appris à voler haut... et qu'ils s'en battent l'oeil maintenant du coche et du cocher. Ils ont mieux...

Et puis, il aurait bien ri de cet incident avec madame Amélia qui ne manque pas d'humour. Le bon fabuliste lui aurait fait sans doute en vers un délicieux petit traité sur l'aviation, avec des mouches malicieuses, qui risquent leur vie eux aussi pour prouver au monde que ça ne leur prend pas midi à quatorze heures pour aveugler une femme de génie, pour faire céder l'audace.

Ce n'est pas tout le monde qui peut comme ça taper dans l'oeil de la froide madame Earhart, grisée de gloire et de succès. Le plus beau garçon n'y réussirait pas. Du moins pas en ces années de bonnes fortunes célestes. Le plus mauvais garnement ne pourrait pas jouer un tour à Amélia, en lui falsifiant l'essence de son avion. Et tenez, encore mieux: le mari de madame Earhart, ne peut pas commander son illustre épouse devenue trop grande pour lui. Quand il lui prend une envie de voler, à Amélia, il peut bien aller se coucher, monsieur Putnam!...

Il a beau dire aux journalistes: "elle ferait bien mieux de me faire des enfants plutôt que de voler comme ça..." la famille n'augmente pas. C'est une femme difficile à mener. Faut un moucheron pour la contraindre à descendre sur la terre. Seulement elle en rit plus que tous les autres.

Jovette.

Prière au printemps

Toi qui fleuris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches,
La vie au coeur;
Qui change la boue en prairies,
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les baillons,
Et jusqu'au seuil des boucheries
Mets des rayons!

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au coeur des morts!

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour!
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour!

Sully PRUDHOMME.

Faites-les jouer pour leur santé

On en parle beaucoup: on n'agit guère... C'est une préoccupation qui reste en dehors de la "pratique"; et l'on attend, en général, que l'enfant soit devenu un adolescent, presque un adulte, pour essayer enfin de le cultiver physiquement. Or, sa croissance est faite, son développement achevé: les défauts que son corps présente sont à peu près irréparables; tandis que si cette culture avait été inaugurée dès l'enfance, à l'âge où tout se modifie, les résultats esthétiques auraient pu être splendides.

Si nous en croyons le professeur Muller, dont les livres et la méthode sont universellement connus pour la fameuse gymnastique suédoise, les enfants pourraient être "cultivés physiquement" dès la maternelle... Ils se trouvent très bien, nous dit-il, d'une friction générale consécutive à leur bain quotidien. Le bien-être qu'ils éprouvent les fait sourire lorsqu'on masse délicatement leurs petits membres et leur ventre... Et l'on peut, tandis qu'ils sont couchés sur le dos, leur faire exécuter plusieurs mouvements qui les amusent et les développent tout à la fois; par exemple:

Faites saisir à la petite main de l'enfant, chacun de vos pouces, étendez-lui les bras latéralement et croisez-les ensuite sur sa poitrine; vous pouvez répéter ce mouvement une dizaine de fois.

Étendez de la même façon les bras de l'enfant en arrière, dans le prolongement du corps, et en bas, le long des côtes.

Prenez dans vos mains les pieds (ou les genoux) de l'enfant et étendez ses jambes alternativement en bas, dans le prolongement du corps et en haut vers le visage, de telle sorte que le petit corps soit alternativement tout à fait droit et tout à fait fléchi.

Prenez d'une main les deux mains de l'enfant (que nous continuons à supposer couché) et maintenez de l'autre main les deux pieds baissés. Puis vous tirez à vous le torse de l'enfant, de façon à le ramener à la position assise, puis vous le faites se coucher de nouveau. Vous pouvez répéter ce mouvement plusieurs fois. L'enfant apprendra vite à y mettre du sien pour se relever en faisant agir les muscles de son petit ventre (ce qui importe pour sa culture); et alors, vous vous contenterez de tenir une de ses mains, la droite et la gauche alternativement. Ces deux derniers exercices pratiqués journellement, avec douceur, sont bien plus efficaces que l'huile de ricin pour activer les mouvements péristaltiques de l'intestin.

Nous avons vu un jeune enfant de dix mois exécuter tous les mouvements dont nous vous parlons, en plein air et en plein soleil: il y prenait manifestement du plaisir, malgré son extrême jeunesse...

Un bon exercice que l'on peut essayer aussi pour un enfant un peu plus âgé, c'est de le soulever de terre en lui faisant saisir des deux mains vos pouces ou vos index... même les plus petits savent tout de suite s'accrocher solidement et rester suspendus assez longtemps en se balançant. On peut encore laisser l'enfant debout et l'habituer à se pencher en avant et en arrière, en prenant appui sur vos mains. Ces jeux passionnent le bébé, et il s'y développe merveilleusement les muscles et les articulations.

PREPARATION DU JAMBON EN CHAUD FROID.

Faire une sauce "béchamelle" avec 4 cuillerées à table de beurre, 4 cuillerées à table de farine, 2 tasses de lait ou de bouillon. Quand la sauce est bien cuite, on y ajoute 1½ cuillerée à table de gélatine trempée dans 2 cuillerées à table d'eau froide. Bien brasser la sauce pour faire fondre la gélatine. Quand cette sauce commence à prendre, on en couvre le jambon. On décore avec des légumes, des clous de girofle, des oeufs cuits durs. Puis on verse du bouillon gélatineux pour glacer.

Le courrier de Lucie

L'ILLUSTRATION a retenu les services de Lucie Fréchamps qui dirigera désormais cette chronique dans notre édition du samedi soir. Toutes nos lectrices et même nos lecteurs, sont bienvenus à cette colonne; Mlle Fréchamps répondra, dans le courrier, à toutes les questions. On voudra bien adresser comme suit: "Mlle Lucie Fréchamps, Édition du Samedi soir, "L'ILLUSTRATION", Case postale 1480".

QUESTION. — Je fréquente depuis quelque temps une jeune fille que je crois sage et que ses parents laissent beaucoup voyager seule. Quand elle est avec eux dans sa famille, ils ne cessent de la suivre et de la surveiller et ne lui permettent de sorties qu'à la condition qu'un de ses soeurs l'accompagne. Pourtant, personne ne s'inquiète à la maison qu'elle soit partie seule pendant des semaines qu'elle prolonge à son goût. Que pensez-vous de ce mode d'éducation qui me fait penser à cette boutade: ce qui est vérité en-deçà de l'Atlantique est erreur au-delà. Votre opinion me ferait plaisir.

GERMAIN.

REPONSE. — Ce que j'en pense, si les choses sont exactement ce que vous les dites, c'est qu'il y a extravagance un peu partout. Je ne crois pas à la tutelle qui poursuit de tous les instants l'âme à sauvegarder. Je ne crois pas non plus à cette liberté excusée par des voyages qui ser éphémère et s'éternisent. Je crois que la vertu tient à autre chose qu'à la crainte d'être vue.

QUESTION. — J'hésite un peu à vous expliquer mon cas, mais il s'agit d'un détail qui me préoccupe beaucoup. Je suis mariée depuis quatre ans, et n'ai rien à reprocher à mon mari qu'un peu d'indifférence qu'il n'avait pas il y a trois ans. Que s'est-il passé, je ne sais pas, mais il ne trouve jamais raison de me faire un compliment, ou de remarquer que souvent je me dépense pour lui faire plaisir en mille attentions. Chez mes amies il troupe facilement un mot galant, chez moi il ne remarque rien. Il sait qu'il peut toujours compter sur moi. Devrais-je lui avouer que je me rends compte de son indifférence?

JEUNE MAMAN.

REPONSE. — Je ne publie pas tout votre exposé, mais vous vous reconnaîtrez quand même. Votre lettre est d'une femme sensée et délicate. Je sais que si vous attaquez cette question avec votre mari vous ne ferez pas de gaucheries, et peut-être que ce serait le choisir une occasion pour en parler sans humeur bien entendu. Votre mari remarque sans doute tout ce

Je mange des gâteaux,

TOUT CE QUE JE VEUX ET JE DEMEURE SVELTE

TON-TON — prescription en capsules, assure l'équilibre du corps, \$1.00 et \$2.00 la boîte à toutes les pharmacies. Clients hors la ville, argent avec commande. Scientific Products Reg. Dep. 4, Hôtel Mont-Royal, Montréal, MA. 7731.



Souffrez-vous d'insomnie?

PRENEZ

SLEEPPEX ET DORMEZ BIEN!

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. Sleepex calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPPEX, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5c vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros appelez: L.A. 2269

ou voyez: SLEEPPEX REG'D. Calico Castle, Montréal.

que vous faites pour lui et ne vous en appréciez pas moins. La galanterie qu'il laisse pour ailleurs n'est sans doute que pour la forme. Et s'il n'y a que cette ombre dans votre ménage, comptez-vous heureuse et soyez diligente pour garder votre bonheur, car il n'y a rien d'inquiétant.

QUESTION. — Croyez-vous qu'un jeune homme salarié à trente dollars par semaine puisse se marier et que pensez-vous d'un homme qui compte sur le travail de sa femme, travail de bureau j'entends pour entrer en ménage? C'est mon cas que je vous soumetts. Je suis sténographe et fiancée à un jeune homme que je croyais non pas riche, mais possédant quelques économies qu'il n'a pas.

SI VOUS SAVIEZ.

REPONSE. — Je ne crois pas d'abord que ce soit par mauvais coeur que votre fiancé compte sur votre travail, mais pour réaliser que son salaire ne pourra peut-être pas toujours suffire surtout à cette époque de dépression économique. Mais si vous l'almes, c'est une toute autre question. Tous s'arrangent alors, pour peu qu'on le veuille. Cependant je ne vous conseille pas. Vous savez mieux que quiconque ce que vous pouvez faire de sacrifices et puis je ne sais pas jusqu'à quel point vous almés, ce qui est encore un bien gros item dans le sacrifice quotidien de vos aises et de votre liberté personnelle.

QUESTION. — N'ayant pu recevoir pendant les derniers jours du carnaval, serait-il convenable de faire cette réception un dimanche?

LILI.

REPONSE. — Je n'y vois pas d'inconvénience. En réponse à votre autre question, on vous informera mieux en vous adressant chez un libraire.

Lucie FRÉCHAMPS.

Incomparables!

Les garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" réaliseront votre attente—Elles sont crémeuses, veloutées, fondantes dans la bouche—Une boîte à 15c suffit pour 4 tartes. Écrivez pour livret de recettes éprouvées gratis. Le mode d'emploi est indiqué sur la boîte.

Refusez toutes imitations. En vente chez les marchands généraux.

Garniture de Tartes (PIE FILLING)

"Meadow-Sweet"

CITRON ANANAS FRAISES

FRAMBOISES ORANGES CERISES, ETC.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited Montreal

Corrigez toujours !

Il y a aussi une petite imperfection qui, mal foi, ne porte pas de nom bien défini, mais qui est l'apanage de beaucoup. Elle consiste en de minuscules petits kystes blancs qui se trouvent, comme on dit, entre chair et peau. Ce sont en somme des kystes sébacés provoqués par le fonctionnement exagéré des glandes du même nom. Quand ces glandes secrètent trop abondamment par les canaux qui aboutissent à un orifice externe, elles déterminent la peau grasse; mais, quand ces sécrétions s'agglomèrent entre ces conduits, il faut agir autrement pour s'en débarrasser.

S'ils ne sont pas trop nombreux, on les pique les uns après les autres, avec la pointe d'une très fine aiguille, préalablement aseptisée, après avoir eu soin de passer à l'alcool les endroits à soigner. On presse ensuite doucement et la séborrhée s'écoule. Bien entendu, il ne reste aucune cicatrice, car on a choisi l'aiguille la plus fine que l'on a pu trouver. Après cette petite opération, il faut passer une seconde fois le visage à l'alcool et s'abstenir de maquillage ou de soins quelconques pendant 48 heures, à moins qu'on ne soit sûr de la parfaite asepsie des crèmes que l'on emploie.

Parfois, il arrive que ces petits kystes sont si nombreux qu'on ne peut les vider tous soi-même. C'est alors le massage manuel, mais fait par un spécialiste, qui écrasera ces petites boules graisseuses et redonnera à l'épiderme son aspect uni et lisse.

Pour empêcher qu'ils ne se reproduisent, quand on les a extirpés, écrasés, la haute fréquence est recommandable. Elle active admirablement la circulation et, jointe au massage, régénère la peau et finit par tarir la sécrétion excessive des glandes.

On trouve, dans le commerce, des appareils de haute fréquence dont on peut se servir soi-même à condition d'observer certaines précautions élémentaires:

Si la peau est grasse, on passera l'électrode à nu en suivant les mouvements ordinaires du massage manuel, puis on fera de l'étingelage, c'est-à-dire qu'au lieu de passer l'électrode d'une manière continue sur le visage, on frappera le visage à tout petits coups, de manière que l'étincelle se produise à chaque contact.

Si la peau est sèche, il faudra l'enduire d'une bonne crème grasse pour passer l'électrode en massant, et là, l'étingelage n'est pas recommandé.

La séborrhée se déversant sur le visage s'arrête quelquefois juste à l'orifice du petit canal, noircit et devient un comédon. Là, c'est au tire-comédons qu'il faut recourir en prenant les mêmes soins de propreté que ceux précédemment décrits.

Faut-il revenir sur un sujet tant de fois abordé: celui des poils superflus. Qu'ils soient aux sourcils, qu'ils soient sur la lèvre supérieure, qu'ils soient sur la joue ou sous le menton, les poils ne doivent être à aucun prix tolérés si l'on a le moindre préjugé à la simple propreté.

Pour les sourcils, la chose est simple: il suffit chaque jour de rectifier la ligne en enlevant à la pince les poils qui la dépassent.

Si l'on s'agit de poils sur les joues, le mieux est d'en demander la suppression totale à l'électro-coagulation. C'est d'ailleurs le meilleur moyen, et quand le budget le permet, il faut l'envisager pour la moustache aussi.

Si l'on s'agit de d'un duvet brun, un peu d'eau oxygénée à 20 volumes le blondira de telle façon qu'il sera pratiquement invisible.

Les rides, épouvante de chacune, ne doivent pas non plus demeurer quand on s'en vrait envie de conserver un aspect jeune et agréable. Pour les prévenir, les moyens sont simples et réduits: le massage, le zapotement, tout ce qui active grandement la circulation.

Pour les guérir quand elles ne sont que très légères, le peeling dont nous avons déjà parlé est au premier plan. Chaque jour il s'avère efficace et sans aucun danger. Il paraît même que certaines élégantes de l'Amérique du Sud s'en font un chaque printemps, à l'aide des plantes de leur pays. La mode, ni la recette, n'en sont encore parvenues jusqu'aux Européennes profa-

nes, mais certaines spécialistes le font journellement et donnent au visage ainsi rajeuni un éclat vraiment extraordinaire. C'est d'ailleurs un traitement fort connu des médecins eux-mêmes qui font desquamer la peau artificiellement dans certaines dermatoses. Mais, bien entendu, les grands pontifes considéreraient comme futile de faire desquamer un épiderme uniquement pour l'embellir et le rajeunir.

Celles qui plaisent savent parfaitement qu'elles ne désarmeront pas de sitôt et que pour plaire encore quand les années se seront accumulées sur leur tête, elles demanderont à la chirurgie esthétique de redonner à leur visage fléchissant la netteté des contours sans laquelle n'est point de vraie beauté.

La main dure signe de ...

Les gens à vie active et rude, ceux qui s'adonnent avec passion aux exercices physiques, les paysans, les manuels ont généralement la main dure. C'est l'indication d'une vitalité puissante, d'un besoin de mouvement incessant, d'une activité forte et souvent même désordonnée si la main est petite en même temps.

La main dure représente, avant tout, la dominante du conscient sur le subconscient.

Les écrivains, les imaginatifs ont généralement la main plus molle que ceux qui font un travail manuel. Cette main dure est peu perméable aux choses extérieures; elle voit la vie sous un angle réel, pratique et réalisateur avant tout; elle ne se laisse pas entraîner par l'imagination; la volonté s'exerce souvent pour la satisfaction de son désir, au détriment de celui d'autrui. Elle est la main du courage physique; elle permet de lutter et de combattre, elle donne une vitalité et une résistance physiques considérables. Parmi les animaux, ceux qui ont le sabot très dur, d'une seule pièce, comme le cheval ou l'âne, sont les plus vigoureux, les plus résistants à la fatigue; ils sont peu intelligents, mais montrent de la mémoire et de l'entêtement. Il faut que d'autres signes concordent, c'est certain, car je ne saurais trop répéter qu'en chiromancie, comme en toute science d'observation, il ne faut pas se fier à un signe particulier; que la main dure, par exemple, peut être plus intelligente qu'une main molle et avoir moins de mémoire; les formes n'indiquent que des généralités, ce qui est déjà beaucoup.

Mollesse. — La main molle est celle de l'imaginatif, du poète, du rêveur et aussi de celui dont le corps a horreur de tout effort physique. Parfois sans ressort, l'individu à la main molle flotte dans l'existence comme un bouchon sur la mer. Il possède peu de moyens pratiques de défense; pourtant, malgré sa volonté inexistante, il ne fait que ce qui lui plaît; il est indépendant, s'échappe de la vie réelle pour continuer son rêve et oppose aux dominations extérieures une inertie sur laquelle tout vient se briser. Malgré son manque d'activité physique, il réussit assez bien matériellement; heureusement, car son besoin de bien-être est considérable. Sans doute est-ce cette main qui a fait dire: la fortune vient en dormant!

LA VIANDE BASE DE NOS REPAS

Sortir aussitôt que possible la viande de son enveloppe de papier. Celui-ci absorbe les sucs, et si la viande reste trop longtemps dans son enveloppe elle aura goût de papier.

Essuyer la viande avec un linge net humide avant de la faire cuire, mais, ne jamais la mettre dans l'eau; cette dernière en fait sortir les sucs.

La viande doit toujours être gardée dans un endroit frais.

Le bon bœuf est foncé, pourpre quand on le coupe d'abord, mais tourne au rouge vif. Il doit être



MARTHA MEARS

Toujours belle !

Il est bien prouvé, maintenant, que le vieillissement des traits ne dépend pas tellement de l'épiderme, et de sa fraîcheur, que de la tonicité des muscles et du derme. Un visage vieillit dans la mesure où il se déforme, s'amollit, s'affaisse.

Tous les muscles de notre corps ont une tendance naturelle à s'amollir avec l'âge, parce que nous exerçons de moins en moins à mesure que nous vieillissons. La fatigue des fibres musculaires est bien moins en cause que le manque d'exercice. Certains acrobates, certaines danseuses qui persistent dans l'entraînement professionnel jusqu'à soixante ans (et même au delà) continuent de posséder des muscles d'acier, sans une once de graisse inutile et sans mollesse de contours.

Mais comment "exercer" notre visage? Il est composé d'une quantité de petits muscles plats dont les mouvements donnent l'expression au visage: faible exercice que celui du sourire aimable ou de la moue boudeuse!

Les muscles masticateurs (qui font mouvoir la mâchoire) ont davantage d'occupation — encore que beaucoup de femmes négligent de bien mâcher leurs aliments et ruinent à la fois leur estomac et la fermeté de leur ovale... Cependant, c'est autour de la bouche que l'affaiblissement musculaire se fait sentir le plus tôt.

Il y a là toute une surface d'un modelé très délicat où les rides s'inscrivent aisément.

Puis, c'est le tour de l'oeil qui "prend de l'âge": patte d'oie, plis des paupières, boursoufflement des pommettes.

Une femme coquette qui saurait soigner parfaitement ces deux "zones dangereuses" de la beauté, maintiendrait longtemps la jeunesse de ses traits.

Or, on le peut par le massage facial quotidien.

Les quelques mouvements que nous vous soumettons ici sont essentiels à l'exercice des muscles du visage.

D'abord le mouvement étudié en vue d'effacer le plis qui circonscrit la bouche: en même temps que l'index, oint de crème, repousse les rides d'avant en arrière, la bouche se resserre, se "fronce" avec force pour exercer les petits muscles qui la forment. Un vieil exercice de beauté — tout à fait démodé — consistait à répéter dix fois "petits pruneaux peu cuits" pour resserrer la bouche, la rendre plus petite, plus ferme... C'est le même principe, naïvement présenté. Ensuite il s'agit de tonifier le masséter (muscle de la mâchoire, qui contribue le plus puissamment à la forme du bas du visage). On y parvient par le massage d'avant en arrière, le long du maxillaire inférieur et par un exercice de sourire large, de rictus "aimable": il faut se garder, en effet, dans tout mouvement de la face, des expressions fâcheuses, qui ont tendance à se marquer, à se fixer définitivement. L'expression de "dégout", d'"ennui" — qui abaisse les coins de la bouche et laisse tomber lourdement le menton — est une de celle que la femme mûre doit le plus redouter; car elle est déformante et vieillissante au premier chef. Cette expression, d'ailleurs, ne correspond pas toujours à l'état d'âme de la personne dont le visage est ainsi marqué: elle provient la plupart du temps de l'affaiblissement des muscles et de l'engraissement du bas du visage. La graisse, en effet, loin de soutenir les muscles — comme on le croit parfois — les ruine au contraire.

bien rayé de gras ferme jaunâtre qui s'émiette et, pressée sous le doigt, ne doit pas garder de marque.

Le veau doit être rose; il est d'ordinaire moins ferme que le bœuf. Trop jeune, il est moite et flasque.

Le mouton doit être rouge mat, plutôt ferme et rayé de sucs gras, blancs ou légèrement jaune.

L'agneau, bon à manger de mai à novembre, doit être rose foncé,

mais pas aussi ferme que le mouton.

Le porc frais doit être pâle. Moins ferme que le bœuf, il a le gras tendre.

La grande chaleur durcit la viande; aussi ne faut-il s'en servir que pour croûter ou roussir l'extérieur. C'est aussi le meilleur moyen de retenir les jus, et si on complète la cuisson à température plus basse, le produit fini ne sera ni coriace ni indigeste.

GRAPHOLOGIE

NOTE. — Faites analyser gratuitement votre écriture et celle de vos amis en envoyant un fragment de lettre à notre graphologiste SABINE SABIN, L'ILLUSTRATION, casier postal 1480 Montréal.

FLEURETTE. — Il s'agit que quelque chose soit impossible pour que vous le tentiez ou le désiriez. Vous transporez la réalité dans le rêve sans trop vous en rendre compte et on sait ce que cela produit, mais vous possédez assez de rayons intérieurs pour vous passer du beau temps réel.

ROSE-SAUVAGE. — Caractère patient, persévérant, qui, par son énergie surmontera bien des obstacles. Cependant, vous ne parvenez à combattre cette tendance à la jalousie qui vous assombrit. C'est d'ailleurs le seul défaut et vous êtes trop intelligente pour qu'il vous fasse faire des sottises. Aptitudes ménagères.

PIERRE-PAUL. — Votre ami a écrit ces quelques lignes dans une anxiété où le cœur pourrait bien être en cause si j'en juge par la suite des caractères qui recèlent le sentiment à outrance. Confiance absolue en autrui et franchise qui est presque de la naïveté. Dispositions pour le commerce. Jugement sain.

BLUETTE. — Bluette est toujours disposée de cœur et d'esprit à être agréable même si elle a raison parfois de changer d'humeur et d'attendre quelque chose en retour de son dévouement. De la sagesse précocité et de l'intuition.

MARCELLE. — On vous reconnaît sans doute des talents, une belle réserve, mais il y a quelque chose de hautain dans votre tempérament. Vous cédez rarement, même si vous rendez compte de votre erreur. Cependant, quand le cœur est en cause vous devenez docile comme pas une. Beaucoup de goût et de personnalité. Quand vous combattez ce penchant l'orgueil de votre nature, un charme étrange et prenant doit se traduire.

NINO. — Caractère fier et tout d'impulsion. Ce que vous faites, ce que vous dites est rarement étudié, le cœur est toujours le premier à commander chez vous et vous l'écoutez. Il arrive qu'il ne vous conduise pas toujours où il le faudrait, mais cette faiblesse est bien excusée par la vérité que vous mettez dans vos gestes et paroles. Desirs modérés et tendresse discrète. Amour des voyages.

LIOLA. — Liola patiente longtemps, elle ne décide rien à la légère non, plus pour avoir à regretter moins, mais quand sa patience est à bout, elle est extrême. Pas de rancœurs, je le crois bien, mais un non définitif. Loyauté et bonté. Vos activités sont irrégulières mais vous faites preuve de courage quand vous attaquez une affaire difficile. Sens du comique et aptitudes pour la scène.

HERVIETTE. — De la sincérité, mais de là à la constance dans vos desirs et vos opinions, il y a de la marge. Une grande sensibilité qui vous fait impressionnée plus souvent que vous ne le voudriez. La richesse vous tente comme une hanche. L'esprit a fort à faire pour tempérer le cœur et ce sont toujours des batailles où vous sacrifiez au moins quelque chose si vous ne sacrifiez tout.

PAULA. — Paula aime sa tristesse, certains jours, et il arrive qu'elle la prolonge. Nature riche, avec de fortes tendances artistiques. Le point de vue pratique vous intéresse mais il demande trop de bouleversement dans vos inclinations naturelles. Vous croyez plus à l'amitié qu'à l'amour et cependant vous êtes une amoureuxse sincère. Souci du petit détail et habileté.

ROMÉE. — On croirait que votre devise en tout est ceci: Adviennet que pourra. Alors pas de peines inutiles, pas d'efforts non plus, mais de la résignation qui vous fait douce. Quand il s'agit de porter consolation à quelqu'un que vous aimez, vous savez pourtant trouver le mot qui reconforte.

Sabine SABIN.

LE VRAI VISAGE DE L'INDE

DES qu'il s'agit des affaires de l'Inde, l'ancien sentiment de supériorité raciale ne manque jamais de se faire jour parmi nous. Plus ou moins inconsciemment, l'attitude des hommes politiques anglais ressemble, à cet égard, à celle du vétérinaire soignant une bête incapable de décrire elle-même les symptômes de sa maladie, et de collaborer à sa guérison en contribuant à l'établissement du diagnostic... Bien des Anglais tentent de justifier leur politique hindoue, et de prévoir l'avenir de notre grande possession asiatique, en partant de cette supposition — devenue classique — que la population de l'Inde peut être divisée en deux groupes parfaitement distincts: celui, peu nombreux, des instruits et celui, innombrable, des illettrés.

Comme le premier de ces deux groupes est en quelque sorte "articulé", et que ses sentiments envers l'Angleterre ne sont pas précisément amicaux, nous avons tendance à exagérer son insignifiance, ainsi que le fossé qui le sépare, prétendument, du reste de la population. Pour ce qui est du deuxième groupe, nous nous complaisons dans les affirmations les plus dogmatiques, les plus péremptives qui soient: "Ces masses, nous répétions sans cesse, sont essentiellement conservatrices et "loyales envers le Gouvernement". Des millions d'Anglais fondent toute leur science de l'Inde sur cette manière de voir pour le moins simpliste...

Il y a, dans les Indes anglaises, environ 23 millions de "lettrés". Or, rien n'est plus dangereux et décevant que de généraliser en parlant de cette masse d'Hindous sachant lire et écrire. Leur nombre est à peu près égal à celui du corps électoral de l'Angleterre, mais ils sont là-bas, disséminés sur une aire immense. Et si la plupart d'entre eux appartiennent à la population urbaine, et se recrutent parmi les jeunes, il serait néanmoins faux de les considérer comme formant un groupe distinct.

Le fait de savoir lire ou écrire n'arrache plus, automatiquement, un Hindou de son milieu ou de sa famille. Dans le quartier industriel de Calcutta, nombreux sont les ouvriers capables de lire des journaux; les plus nombreux appartiennent même à la catégorie des Madrassis, qui font le travail le plus dur et le moins bien rétribué. Quant aux familles appartenant aux classes aisées ou aux castes cléricales, et dont les membres reçoivent une éducation "complète", des divisions raciales et religieuses sont, dans leur sein, si profondes, si fondamentales, que très souvent, les intérêts économiques et sociaux communs n'arrivent pas à les supprimer.

Pour tout dire, la vie, aux Indes, est infiniment plus "mouvementée" que ne le croient des Occidentaux trop enclins à considérer ce pays comme un domaine archéologique. Rivalités communales dans le Nord et dans l'Est, querelles de caste dans les territoires du Sud et de l'Ouest, conflits éternels entre propriétaires terriens et fermiers dans les régions Zemindari, hostilité entre les divers clergés, chocs brutaux entre les classes moyennes appauvries, inclinant vers les diverses formes du socialisme et du communisme, efforts tenaces des agrariens anxieux de perpétuer une forme de vie social: traditionnelle: ce sont là, autant d'éléments dont la complexité, connue de ceux qui ont longtemps séjourné dans l'Inde, rend puérile la conviction de ceux d'entre nous qu'il n'y a, là-bas, que deux sortes de gens: les "nationalistes" et les "loyaux".

AUSI bien, les efforts souvent pathétiques des conservateurs anglais acharnés à trouver une classe, ou une jeune catégorie d'Hindous devant, d'après eux, s'opposer au mouvement nationaliste, ont-ils, en fin de compte, abouti à des résultats parfois contraires à ceux qu'ils en escomptaient.

Ces hommes d'Etat anglais ont d'abord "essayé" avec les Princes, mais leurs intrigues dans ce domaine ont plus fait pour discréditer la diplomatie et la bonne foi britanniques que les événements sanglants d'Amritsar. Ils ont, ensuite, fait appel à la cupidité des propriétaires terriens, fortement ennuyés par la campagne de Gandhi dirigée contre les fermages. Mais là, leurs efforts s'avèrent encore plus vains que ceux tentés auprès des Princes. Enfin, ils s'accrochèrent à la crainte manifestée par les Musulmans devant une éventuelle domination des Hindous, et tentèrent d'en faire un rempart contre la vague nationaliste. Le résultat pratique en fut que les Musulmans, à l'instar des Princes et des propriétaires terriens, exploitèrent cette sollicitude en revendiquant, dans le nouveau statut constitutionnel, des privilèges aussi étendus que possible, sans, en échange, manifester le moindre désir de rester sous le contrôle du Parlement de Londres. Les die-hards de chez nous ne veulent pas comprendre, en effet, que si la grande majorité des habitants de l'Inde prévoit vaguement une terrible bataille économique mijotant déjà

L'EMPIRE BRITANNIQUE DEVANT UN PROBLEME INSOLUBLE

NINETEENTH CENTURY, Londres:

sous la cendre, elle n'est cependant pas assez privée de caractère pour avoir recours à la tutelle anglaise. Dans un ordre d'idées analogue, les propagandistes français commencent la même faute dans la Sarre. On sait combien les résultats furent désastreux...

LE PAYSAN, FACTEUR DECISIF

AYANT donc échoué auprès des Princes des grands propriétaires terriens et des Musulmans, il devint presque inévitable que ceux qui s'opposent au moindre transfert d'autorité aux habitants du pays, songeassent, pour sauver leur cause, aux "masses muettes". Les paysans et les ouvriers, vous dit-on, sont reconnaissants aux Anglais pour avoir atténué leur misérable sort, aussi ne désirent-ils aucun changement. L'argument est presque aussi vieux que le mouvement nationaliste lui-même. Rien n'est plus typique à cet égard que les paroles de sir Archibald Boyd-Carpenter, prononcées après la seconde lecture de l'India Bill: "L'opinion des grandes masses silencieuses est: Donnez-nous notre Raj britannique! Pour des millions d'Hindous, la reine Victoria n'est pas encore morte, et ils continuent de l'adorer!" Cette génération me rappelle ce que disait à ce propos le professeur Saintsbury: "Elle est tout aussi téméraire que celle de Tolstoï, qui voulait absolument que toutes les prostituées et tous les fous fussent, sans exception, des fumeurs acharnés!"

QUY A-T-IL, en réalité derrière cette assertion? L'expérience fournie par d'autres époques et d'autres pays nous incite à la prudence, et même à une prudence extrême, lorsqu'il s'agit de définir les aspirations, les sentiments et les idées des masses rurales.

L'habitant de la campagne semble afficher certaines caractéristiques selon qu'il est propriétaire de sa terre, qu'il prend un domaine à ferme, ou qu'il travaille simplement en qualité de salarié. Et signalons tout de suite que les 100 millions de paysans de l'Inde se répartissent, à quantité presque égale, dans les trois catégories sus-indiquées. Or, non seulement la nature du travail auquel se livrent les paysans ne les incite point à la pensée abstraite, mais leur isolement et l'étroitesse de leur horizon en font des êtres "éminemment insaisissables" pour les citadins amateurs de généralisations.

Faut-il rappeler à ce sujet l'immense surprise de tant de pasteurs de villages anglais qui, vivant depuis des dizaines d'années dans leur paroisse rurale, et s'imaginant que leurs administrés ne demandaient pas mieux que d'y demeurer, restèrent ébahis lorsque, au fur et à mesure de l'industrialisation du pays, ils virent les jeunes campagnards émigrer en masse vers la ville? Ou bien rappeler l'erreur foncière des fonctionnaires anglais résidant en Irlande et qui pensaient que le nationalisme intransigent des Irlandais était exclusivement l'apanage des populations urbaines et des classes "instruites"?

DE BOMBAY A AMRITSAR

AUSI, combien plus prudent ne devons-nous pas être lorsqu'il s'agit de définir l'état d'esprit des masses rurales de l'Inde, infiniment plus diversifiées que celles d'Europe?

Il y a, aux Indes, des villages constituant de véritables microcosmes; leurs habitants — cultivateurs, boutiquiers, artisans, salariés — peuvent-ils, décemment réagir de la même façon devant les premiers vagissements de la politique? Le charpentier, le vendeur de céréales, l'ouvrier agricole, le forgeron, tous ont leur point de vue traditionnel, non seulement conforme aux intérêts de leur profession et de leur situation sociale, mais aussi à la position géographique et aux données ethniques.

Le Sontal et le Pathan, le Singaiyet et le Musulman du Pendjab, le Tamil et le Sikh, le Moplah et le Dogra, tous ces groupes s'ignorant les uns les autres, et dont certains sont aussi étrangers que le sont, chez nous, des Scandinaves et des Siciliens, se font nécessairement de la politique une idée aussi peu uniforme que possible.

Non seulement ces gens diffèrent en eux-mêmes les uns des autres, mais le gouvernement anglais leur apparaît à chacun, sous une lumière infiniment variée. Dans certaines régions du Pendjab, les paysans, en songeant aux Anglais, voient devant eux les énormes travaux d'irrigation et de voirie entrepris là-bas par nous. Mais en même temps, dans d'autres régions, les indigènes qui nous paient le cent depuis plus d'un siècle, n'ont jamais vu la moindre trace concrète de notre administration. Aussi bien, l'expérience personnelle que le paysan hindou a acquise des Anglais décide-t-elle sans appel de son opinion à notre égard.

Des millions d'habitants ne savent même pas comment est fait un Anglais; et normalement, dans un district accessible, à peine un pour cent de la population entre en contact direct avec le fonctionnaire ou l'officier anglais en tournée annuelle. Quant au reste, si l'on demande une description précise des traits physiques d'un Anglais, la plupart évoquent le souvenir de quelque chef de gare eurasiatique, ou de quelque sergent de ville indigène, mais originaire d'une région lointaine, entrevu un jour de marché dans le petit chef-lieu du district ou dans quelque centre de pèlerinage.

EFFONDREMENT DU PRESTIGE BRITANNIQUE

OR, cette ignorance des masses rurales concernant leurs dirigeants blancs constitue d'autre part un terrain excellent pour la propagation des idées les plus fantastiques à cet égard.

Pendant les 40 dernières années, les paysans de l'Inde, isolés des autorités centrales à un degré difficilement imaginable en Europe, se sont vus exposer à toute une série d'influences et de phénomènes, contribuant tous à détruire leur ancienne foi en la British rule.

Ce furent, en premier lieu, les grandes famines successives de 1896 à 1902, qui engendrèrent des misères inimaginables, et entraînèrent un effondrement sans appel de notre prestige. Ce fut, ensuite, la peste, que nous ne sûmes pas endiguer, et que — chose absurde mais réelle — on nous accuse, en certaines régions, de diffuser à bon escient. Enfin, durant ces périodes de grandes calamités, mais aussi pendant les années les plus prospères d'avant 1914, une propagande incessante — effectuée par des orateurs, des agents locaux, des feuilles imprimées — fut entreprise contre la domination britannique, et atteignit, depuis la guerre, les villages les plus reculés.

Tilak dans le Deccan, l'agitation dite de l'Anti-Partition au Bengale, Lajpat Rai dans le Pendjab, etc., etc., faisaient directement appel aux masses paysannes. Bien entendu, cette propagande ne faisait que compléter les griefs spéciaux des cultivateurs, auxquels vint s'ajouter le vif ressentiment provoqué par les répressions brutales des troubles de Bombay, d'Amritsar, etc.

De plus un gouvernement lointain et "paternel" est toujours accusé par une population opprimée des calamités les plus diverses, et même de celles — comme les récentes épidémies grippales — qu'il est humainement impossible d'éviter.

C'EST pendant c'est la guerre qui donna à l'Inde le grand choc. La lutte entre les peuples européens blancs, tués chez les indigènes l'idée de la suprématie de ces peuples, et chaque soldat indigène rentré chez lui devint un foyer vivant d'agitation anti-britannique. La population eut comme le sentiment que, jusque là, le pays avait dormi, qu'il était resté en arrière dans la course des peuples, et que la domination anglaise se faisait, de ce fait, particulièrement odieuse.

Dernièrement, Lord Curzon, avec son habituelle désinvolture de pontife, définissait les besoins des cultivateurs de l'Inde en ces termes: "Ne pas les embêter avec des questions d'argent, les aider autant que possible en cas de famine, juger leurs litiges sans crainte ni faveurs, les protéger contre les propriétaires terriens et les huissiers".

S'il y a beaucoup de vérité dans ces thèses, elles n'en reposent pas moins sur la supposition que les Hindous vivent dans une société statique. Or, cela n'a jamais été moins vrai qu'à l'heure actuelle; surtout depuis que le paysan y devient pleinement conscient de la menace croissante qui pèse sur lui, en raison de la diminution constante des terres disponibles.

LA REVUE DES JOURNAUX

La guerre, qui met en jeu l'existence, l'avenir, la destinée de tout un peuple, constitue l'acte le plus solennel que ce peuple accomplit au cours de son histoire; il est, dès lors, nécessaire d'éduquer les hommes à la grandeur des événements.

MUSSOLINI (Octobre, Rome).

Les Forces d'invasion du troisième Reich

A son avènement au pouvoir, en janvier 1933, Hitler déclara avoir besoin de quatre années pour se rendre maître de la crise et vaincre le chômage. C'était là, en réalité, de la pure démagogie, et aujourd'hui, il devient évident que derrière ce plan démagogique, se cachait un autre, beaucoup plus concret: un plan quadriennal ayant pour but la création de forces armées gigantesques!

L'aboutissement de ce programme fut le rétablissement, par le gouvernement national-socialiste, du service militaire obligatoire, et la décision de mettre sur pied, dès le temps de paix, trente-six divisions. Aussi bien, avant même que la troisième année de régime hitlérien se soit écoulée, les forces armées terrestres du Reich, attel-

lent-elles la puissance militaire de l'Allemagne d'avant-guerre, sans compter que l'existence d'une aviation considérable rend ces forces infiniment plus redoutables.

CONCEPTIONS ALLEMANDES DE LA GUERRE MODERNE

Von Seeckt fut le premier à déclarer que "le but de la stratégie moderne sera de chercher la décision à l'aide des forces mobiles capables de mener les opérations avant que les masses se mettent en mouvement."

Ludendorff qui est comme on le sait appelé à l'activité dans le Grand Etat-Major considère indispensable l'organisation d'une armée d'invasion pour désorganiser la défense de l'ennemi sur son pro-

pre territoire et pour lui infliger des coups brusques et rapides.

Le colonel Nehring dans un livre qui vient de paraître, écrit: "Lors de la mobilisation, les troupes motorisées, en même temps que l'aviation, ont pour tâche de couvrir leurs propres frontières et d'assurer l'offensive de l'armée tout en désorganisant par des coups brusques la mobilisation et la concentration de l'ennemi."

La nouvelle doctrine allemande de guerre se cristallise, et trouve maintenant un champ d'application.

Le maréchal Pétain dans son article paru dans la *Revue des Deux Mondes* caractérise de la même façon la doctrine militaire de l'Allemagne.

L'AVIATION AU PAYS DU SOVIET

En ces dernières années, la flotte aérienne des Soviets a été augmentée et perfectionnée au point qu'elle est devenue, à l'heure actuelle, l'arme aérienne la plus formidable et la plus redoutée du monde. Elle constitue aujourd'hui le pivot de l'armée rouge, et un rôle de premier plan lui sera dévolu dans la guerre future et dans la lutte pour la révolution mondiale.

Quoi qu'il en soit, il est possible d'évaluer ces forces — nous nous en tenons aux chiffres les plus modérés — à 70 escadrilles et à 90 sections d'aviateurs, disposant de 8.300 avions de combat prêts, et de 1.100 avions militaires de deuxième ligne, soit, au total, de 4.300 avions.

Officiellement, le deuxième plan quinquennal, qui expire en 1937, indique le nombre des avions à atteindre comme devant être de 5.000; disons, dans cet ordre d'idées, que le commissaire adjoint à la guerre, Toukhatchevski signalait le 31 janvier dernier, au 7e Congrès des Soviets, que la flotte aérienne rouge a augmenté de 330 pour cent depuis mars 1931. Et dernièrement, le pilote français Codas, qui a séjourné plusieurs semaines en Russie, écrivait dans un journal français que les Soviets disposent d'ores et déjà de 5.000 avions militaires du dernier modèle, ainsi que de 10.000 pilotes ayant reçu une instruction complète.

Il est peu de temps, l'U.R.S.S. possédait 10.000 avions et plus, et acquerra de ce fait une puissance offensive de combat supérieure à celle de tous les autres pays, quelle que soient les combinaisons militaires ou diplomatiques qui les réunissent!

Plus de 60 écoles d'aviation servent à l'instruction des *ossorichim*, la plus grande organisation militaire qui soit au monde (13 millions de membres). Des cours complets de technique, de tactique, de pilotage et d'observation y forment des cadres d'aviation pouvant suffire même aux besoins de guerre les plus imprévus.

Les progrès techniques accomplis par l'aviation soviétique sont peut-être plus importants encore que la force de "choc" de la flotte aérienne rouge. Après de nombreuses bêtises et erreurs de construction, les ingénieurs de l'U.R.S.S. sont parvenus, à force de travail et d'habileté, à imiter les meilleures constructions de l'étranger dans ce domaine. La spécialité des constructeurs militaires russes est l'avion de bombardement à plusieurs moteurs, d'une capacité

POUR LA PAIX

La "Gazzetta Ufficiale" publie le Décret Royal en date du 14 mars 1935-XIII par lequel il est établi que, pour des raisons de service, tous les officiers, les sous-officiers et les militaires actuellement sous les drapeaux ayant terminé ou étant sur le point de terminer leur service obligatoire ou une période volontaire, continueront à prêter service et seront maintenus dans les rangs jusqu'au jour qui sera ultérieurement fixé par le ministre de la Guerre. — "Popolo d'Italia," Milan.

de transport très grande, et d'un rayon d'action énorme; les types Ant. 9, Ant. 14 et Ant. 20 témoignent de ces progrès surprenants, sans parler du monstre aérien "Maxime Gorki", muni de 8 moteurs, et pouvant transporter 47 tonnes de bombes. Ces grands avions de bombardement attestent non seulement la tendance à une action rapide et lointaine des plans militaires soviétiques, mais aussi l'idée d'une guerre offensive violente!

Trois directions d'attaque principales sont envisagées pour une offensive aérienne soviétique: en Extrême-Orient contre le Japon, en Asie Centrale contre l'Empire britannique et à l'ouest contre l'Europe Centrale... Or, si l'on tient compte du fait que les dangers aériens pour cette partie de l'Europe, et notamment pour l'Allemagne, augmentent dans une mesure illimitée en raison de l'Entente aérienne entre l'U.R.S.S., la Tchécoslovaquie et la France, qui créerait éventuellement une base d'opérations formidable, avec Moscou, Paris et Prague comme points principaux, on se rend compte jusqu'à quel point se trouvent menacées nos régions limitrophes, pouvant être atteintes en quelques minutes depuis les aéroports tchèques, que des aviateurs russes désignaient récemment comme "des bases aériennes idéales pour nos avions lourds, dans une incursion vers les régions industrielles de la Silésie, de la Saxe et de la Bavière."

La formidable flotte aérienne soviétique représente donc, dès à présent, un danger mondial. Elle est l'instrument de guerre le plus redoutable et le plus efficace pour la mise à exécution des anciens plans d'une révolution mondiale, qui implanterait partout la IIIe Internationale! — Colonel von Bulow, Berliner, Boersen Zeitung.

Lisez et faites lire L'ILLUSTRATION du samedi soir.

FASCISTES PRETS A LA GUERRE

Rapport du Général Baistrocchi, sous-ministre d'Etat à la Guerre.

L'armée de l'Italie fasciste, créée par le Duce par la réforme de 1923 (Diaz), de 1926 (Mussolini), et de 1933 (Mussolini) a subi ces temps derniers des transformations radicales.

Quoique profondément différente dans son aspect et dans ses proportions, l'armée peut nettement s'identifier au noyau de petit modèle et de grand cœur qui partit de la capitale des Savoie et sut nous transmettre un si précieux héritage. Les caractéristiques sont inchangées, elles restent celles de la vieille armée piémontaise: discipline de fer, obéissance aveugle, sens élevé du devoir, mépris du danger, dévouement profond à Sa Majesté le Roi symbole de la Patrie.

De même qu'au temps du Risorgimento, l'Armée cueillit l'élan précieux et la forte contribution des énergies morales qui se dégageait des formations volontaires, ainsi aujourd'hui, avec un sens profond de la camaraderie, elle voit surgir et s'annexer les solides organisations du Régime, et en tout premier lieu la Milice volontaire pour la sûreté nationale que le Sénat ne peut pas ne pas aimer et ne pas admirer, puisque c'est aux révolutionnaires d'Italie qu'il doit son salut au cours de la période de folle démagogie de l'après-guerre.

Les Chemises Noires représentent aujourd'hui, avec leurs formations de bataillons encadrés par les grandes unités de l'armée, une infanterie volontaire à long terme qui, grâce à la passion et à la foi dont elle est animée, perfectionne un peu tous les jours sa préparation.

C'est avec le même élan que l'armée accueille aujourd'hui dans sa maison, la caserne, toute la jeunesse. Ce sont les Balillas, les Avanguardistes, les Jeunes Fascistes qui se perfectionnent aujourd'hui dans l'évocation palpitante des gloires de toutes les armes et de tous les régiments: ces jeunes gens sont les soldats de demain, ce sont aussi ceux qui, ayant rempli leurs obligations militaires, reviennent à leur régiment pour des raisons de perfectionnement ou pour répondre à l'appel du Roi.

L'armée, fusionnée avec les Organisations du Régime, est aujourd'hui l'expression palpitante de la Patrie fasciste. En réunissant toutes les forces du pays l'armée s'est transformée en une académie de vertus militaires, en un formidable chantier de travail, grâce à cette solide préparation à



Marjorie Switz rit à belles dents! Après une captivité de plusieurs mois, on lui ouvre les portes de La Petite Roquette, prison de femmes de France, où elle fut incarcérée pour avoir été convaincue d'espionnage. Elle et son mari n'ont passé qu'un an en prison parce qu'ils ont dénoncé les autorités pour le compte desquelles ils travaillaient. Mme Switz est ici photographiée avec son avocat.

En vue de la paix?...

POLITIQUE, Copenhague:

Sous la présidence de M. Hansson, le gouvernement socialiste de Suède a fait voter à la Chambre des Députés un projet instaurant le contrôle sur l'activité des industries de guerre. Pratiquement le projet exclut désormais de cette branche d'activité industrielle, toute participation de capitaux étrangers. Dans son exposé des motifs, le président du Conseil dévoila entre autre le fait que sur les 198.000 actions de la Bofors A. B. l'une des principales productrices de matériels de guerre, 63.000 actions appartenant au portefeuille de Krupp à Essen et que là ne s'arrêtaient pas la participation allemande. Dans une autre entreprise similaire, la Bofors Nobelkrutt, l'étendue de l'influence germanique était encore plus considérable. "A une époque, dit M. Hansson, où en Amérique et dans certains pays européens, et notamment en France, on parle de plus en plus du contrôle des industries de guerre par l'Etat, un petit pays comme la Suède ne saurait agir autrement que de se mettre à l'abri de tout soupçon en empêchant que sa propre industrie pût être asservie aux intérêts d'une puissance étrangère. L'esprit pacifique de la Suède, d'une part, et d'autre part, des considérations relevant de la politique étrangère exigent que la Suède mette fin à cet état de choses

la guerre qui est une condition indispensable de la victoire.

Ni nous, ni personne ne pouvons prévoir le jour où éclatera la guerre, mais nous pouvons affirmer qu'elle éclatera à l'improviste, après quelques jours à peine de tension politique. D'où la nécessité de ne pas se laisser devancer, afin de ne pas perdre l'initiative de l'offensive et de subir ainsi la volonté de l'ennemi.

et, aussi, qu'elle rende impossible aux intérêts étrangers à se dissimuler derrière des prête-noms suédois.

Vote par 102 voix contre 96, le projet de loi rencontra une opposition énergique à la première Chambre, malgré les vigoureuses interventions de M. Sander, ministre des Affaires Etrangères exposant qu'en dehors des deux fabriques déjà nommées, d'autres, du même genre, étaient nettement inféodées à l'Allemagne. Ainsi la S. A. des Aéroplans à Limhamn était directement et simplement la succursale des Etablissements Junker en Allemagne et les 2-3 des actions de la Landverk A. B. à Landskrona (Suède) étaient également détenues par des Allemands.

Combattant le projet, l'amiral Lindman, chef du parti conservateur maintint qu'en adoptant les visées du gouvernement, on ne ferait que paralyser l'industrie nationale et augmenter le chômage. Il n'y avait aucune raison, dit-il, pour que la Suède, petit pays, précédât les grands, quant au contrôle de ses industries de guerre. Les partis du centre opèrent pour un moyen terme, voté par 76 voix contre 56 et d'après lequel, accepté en principe, le droit de contrôle ne sera exercé que sur les entreprises que l'on créerait à l'avenir, mais non sur celles déjà existantes. En face de cette divergence profonde des vues des deux Chambres, on cherche actuellement à les concilier, le Gouvernement étant fermement décidé de faire triompher sa thèse.

Quant aux moyens dont Krupp s'était servi pour acquérir son gros paquet d'actions de la Bofors, nous apprenons les détails que voici: En 1919 et en 1920, à l'époque de désarroi allemand, Krupp s'était mis en rapport avec la Bofors pour lui vendre divers brevets et secrets de fabrication.

QUAND ON MÉPRISE L'AMOUR....

PAR SYLVAIN TERNOIS

CINQUIÈME TRANCHE

(Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés)

Réal ne savait au juste comment exprimer son étonnement.

— Et depuis hier aussi, ajouta-t-il, je me demande ce qui a bien pu motiver son soudain intérêt à mon existence. Tu ne le connais pas, toi! Jusqu'ici, je l'ai toujours connu détaché, indifférent à tout ce qui nous concerne, ma mère et moi. Dès qu'une discussion s'engageait entre nous deux, il prenait l'air ennuyé d'un spectateur irrité qu'une scène pénible se déroule en sa présence... Maman, habituée à cette attitude, ne lui parlait que dans l'abrutissant langage des affaires... Ne voit-il pas que cet homme dur et sec s'intéresse tout-à-coup, sans autre avertissement, à mes affaires... sentimentales. Ma mère et moi n'y comprenons rien!

— Ah! Est-il au courant?

— De tout, ma chérie. C'est d'ailleurs lui qui a le plus insisté pour que tu acceptes l'invitation. Ce matin, au déjeuner, il n'a parlé que de toi...

— Tout de même, cela me paraît bien étrange...

— Étrange? Ce changement est tout simplement extraordinaire.

— Franchement, je ne sais pas si je dois accepter.

— Ah!

— Mon petit Réal, j'ai peur... d'être une intruse, chez toi, au milieu de tous ces gens que je ne connais pas... et qui appartiennent à une société où je n'ai jamais pénétré...

— Pas d'autre motif?

— C'est bien suffisant, crois-moi.

— Ma petite Arlette, aussi bien connaître ces gens-là, comme tu dis, avant notre mariage.

La dactylo eut, dans les yeux, un éclair de joie. Cette dernière phrase semblait la rapprocher brusquement du but rêvé, du jour où elle devait atteindre enfin le bonheur.

Réal vit sur ses traits les reflets de son émoi et en éprouva une joie sincère.

— Tu verras des personnes fortunées, avec tous leurs défauts et leurs caprices. Je veux que tu les étudies comme seule une femme peut le faire, afin de ne jamais les imiter...

— Que veux-tu dire?

— Toutes ces belles gens, ces gens "bien" te feront un accueil courtois, voire même empressé, peut-être; ils voudront t'entourer de près pour trouver chez toi des torts, des défauts qu'ils chercheront d'ailleurs bien en vain. Ne te décourage pas pour si peu; ils auront le moyen de te dénigrer ensuite le plus injustement du monde, avec une étonnante facilité. Il paraît que ça fait partie du jeu... D'ailleurs, tu pourras te livrer à une petite expérience. Chacun examinera quelques secondes ma dernière toile, et s'exclamera devant elle comme de véritables connaisseurs en présence d'un Rubens; on la trouvera charmante, d'une facture sublime, les termes laudatifs couleront comme l'eau d'une écluse. Mais quand j'aurai le dos tourné, ils se feront, l'un à l'autre, une petite moue, d'un air entendu. Une fois passé le seuil de la porte, ils estimeront ce barbouillage en couleurs stupide et idiot. Regarde, écoute, tu connaîtras les amis intimes de ma pauvre mère.

— Et ils diront: "Bah! cette petite rien-du-tout n'est pas la plus bête des deux, allez! Elle sait bien ce qu'elle fait!"

Arlette avait dit ces mots sur un ton douloureux; la joie qui, tout-à-l'heure, donnait à ses traits une grâce si prenante, faisait maintenant place à du regret. Elle parvenait à retenir ses larmes pour éviter de donner aux consommateurs un spectacle ridicule, mais il fallait toute son énergie.

— Non, ajouta-t-elle aussitôt, je fais mieux de ne pas accepter cette invitation, mon chéri. Oh! et puis, j'ai si peur d'avoir édifié des châteaux en Espagne...

— Arlette! Je veux, tu m'entends? Je veux que tu écartes ce doute. Quand tu doutes de mes intentions, tu impliques nécessairement ma liberté d'action, ma volonté bien nette de n'épouser que la femme de mon choix...

— Oui, mais enfin, tes parents, que diront-ils de ce mariage?

— Maman s'y opposera par tous les moyens; la situation ne manque pas de précédents, sais-tu?

— Et... M. Gervais?

— Ah! lui!...

Réal revenait à ses pensées de toute-l'heure.

— Je ne sais pas si je m'illusionne, dit-il, mais si invraisemblable que cela puisse être, je crois qu'il m'approuve tout-à-fait.

— Tu le crois. Pourtant, s'il s'opposait aussi?

— Cas prévu. Simple ou double, l'opposition ne me fait pas échec.

Tous deux quittèrent le restaurant achalandé, reprirent, en sens inverse, le même trajet, dans la

— Mais oui, chez les Gervais.

— Pauvre petite, j'espère que tu n'as pas accepté cette invitation?

— Et pourquoi pas, je vous prie?

— Tu n'as pas de toilette assez convenable!

— Tu peux y aller comme ça, peut-être? fit ironiquement Lucienne... ou faire parvenir la facture à ton futur mari?

Arlette, contrairement à son habitude, accepta la sottise avec un sourire.

— Ne t'inquiète pas, ma grande, j'ai tout ce qu'il faut. Heureuse coïncidence, ajouta-t-elle, on vient précisément de me confier un travail très rémunérateur.

— Si tu veux bien, nous visiterons les magasins ensemble, demain après-midi. Monsieur Carter voudra bien me libérer vers quatre heures? Je veux que tu choisisses toi-même ma nouvelle robe.

— Bien volontiers, mon enfant.

L'émotion lui mettait des larmes aux yeux. Arlette vint lui passer les bras autour du cou, comme elle faisait, quand elle était toute petite, pour chercher consolation à ses gros chagrins d'enfant, ou lorsqu'elle voyait pleurer sa mère sans comprendre la cause de cette douleur.

Lucienne quitta la table avant la fin du repas, ne se donna pas

mour, ce sentiment indispensable à l'entente parfaite de deux êtres destinés à vivre l'un près de l'autre, le reste de leurs jours. Le cas de Lucienne ne cessait de lui causer maints tourments; faudrait-il que ses deux filles soient malheureuses, comme leur mère?

A cette idée, il lui venait l'envie d'étafer toute la vérité au grand jour, afin de les exhorter à plus de prudence, à plus de réflexion. Puis, elle comprenait la futilité de cette intention. Ne serait-ce pas une première désillusion pour Arlette, de connaître la véritable situation où s'était trouvée sa mère de longues années? Pourquoi gâcher l'image qu'elle gardait de son père, de ce père qu'elle avait cru bon et digne d'amour? Et puis, surtout, — oh! surtout! — un cœur amoureux écoute-t-il la dictée de la raison? Que Pascal connaissait donc l'humanité pour dire: "Le cœur a des raisons que la raison n'a pas!"

— A quoi songez-vous? s'enquit Arlette.

— Mais à toi, mon enfant, à toi. Je suis heureuse, tu sais, de te savoir heureuse.

— Je le sais bien, ma petite maman.

— Mais toi, dis-moi plutôt à quoi tu penses en ce moment.

— Ah! je suis bien égoïste. Je pense à... plus tard.

— Heureuse enfant! Plus tard, qu'est-ce que ça représente? Tiens, ne parle pas, je vais te le dire, ce que ça représente dans ton petit cerveau...

La pauvre femme raconta l'extrême opposé de sa propre existence, depuis le temps de ses fiançailles...

Et puis, ce fut enfin le jeudi soir.

Le soir d'une journée décisive pour Arlette.

La jeune fille, resplendissante, dans la magnifique toilette achetée la veille, allait maintenant faire la connaissance de ces gens si redoutés.

Elle s'agitait comme dans un rêve! Madame Chevalier pleurait et riait en même temps...

La jeune fille fit effort sur elle-même pour ne pas trahir l'émotion qui l'agitait lorsqu'elle se présenta à la porte de l'imposante maison de l'avenue Stuart. Un domestique, impassible comme tous les domestiques bien stylés, répéta son nom à haute voix. Madame Gervais et Réal vinrent ensemble à sa rencontre.

Naturellement, Réal assistait à toutes les "présentations" effectuées par sa mère. Sa seule présence suffisait à rendre l'accueil plus chaleureux, car on connaissait son caractère vindicatif...

Réal, demanda Madame Gervais, accompagne donc Mademoiselle Chevalier au petit vivoir, tu veux bien?

— Mais oui, bien sûr.

En gravissant les degrés de l'escalier, près de son amie, Réal lui demanda tout bas:

— Arlette, je ne t'ai jamais vue si ravissante, si éblouissante que ce soir... Tout-à-l'heure, j'avais une folle envie de t'embrasser, là, devant tout le monde.

— Grand gamin!

— Alors, vois-tu, j'ai attendu, avec une patience exemplaire.

Ils étaient parvenus à l'entrée de la salle où les invités allaient refaire leur beauté avant de rejoindre ces messieurs, au salon.

— Mais on nous verra! objecta la jeune fille.

— Il n'y a personne. Et puis, ça m'embête d'attendre plus longtemps. Allons, donne tes lèvres, chérie...

La porte du vivoir se trouvait entrebâillée. Eliane Lascelles allait quitter la pièce, lorsqu'elle entendit ces derniers mots. Prudemment, elle se pencha pour apercevoir les gens qui se parlaient ainsi, sur un ton si passionné...

(à suivre)



Eliane Lascelles allait quitter la pièce...

même foule anonyme, parmi les mêmes bruits.

— Alors, conclut Réal, c'est promis? A jeudi soir?

— Si tu insistes...

— Mais comment! Si j'insiste!... Ah! que ne suis-je déjà ton mari, ma petite, je dirais comme ça, avec une grosse voix: "Madame Gervais, il est indispensable que vous acceptiez cette invitation, vous m'entendez?"

— Monsieur mon époux... Je n'ai qu'à exécuter vos ordres, sans les discuter.

— J'attendrai ton arrivée avec impatience...

Lorsque la blonde dactylo eut pris place à table, ce soir-là, en compagnie de Madame Chevalier et de sa sœur Lucienne, elle se hâta de leur annoncer "la grande nouvelle", à la forte surprise de la première, et au vif déplaisir de la seconde, dont la jalousie s'accroissait ou s'atténuait selon que les affaires sentimentales de sa jeune sœur allaient mieux ou s'assombrissaient.

— Chez les Gervais! s'exclama la mère.

— Est-ce vrai? demanda Madame Chevalier, déjà rassurée.

— Un travail de copie. Une besogne de quelques heures à peine.

— Qui t'a donné cette commande? A quelles conditions?

— C'est bien ça le plus extraordinaire. Le travail me vient d'un certain Monsieur Smith, jamais vu ni connu, pour lequel ce Monsieur Smith m'a remis, d'avance, cinquante dollars.

— Cinquante dollars?

— On peut sûrement se procurer une toilette convenable pour ce prix-là?

— Bien sûr!

Toute à la joie de cette double nouvelle, la mère oubliait le déplorable ressentiment de Lucienne. Elle lui dit, un beau sourire épanoui sur son visage raviné par les soucis du passé:

— N'est-ce pas merveilleux, Lucienne? Quand je pense qu'Arlette a été invitée chez les Gervais!

L'autre ne répondit rien. Un tic nerveux rendait moins avantageux encore un visage aux traits trop rudes. Pour couper un silence gênant, gênant surtout pour la pauvre vieille maman, Arlette annonça:

même la peine de refaire sa toilette et sortit secrètement, sans se l'avouer l'une à l'autre, Arlette et sa mère éprouvèrent un soulagement à se trouver seules pour échanger leurs multiples impressions, leurs confidences...

Madame Chevalier préférait surtout le calme; elle évitait soigneusement toute discussion âpre. Son existence, toute sa vie constituaient un douloureux roman, roman banal d'une femme mal mariée, roman qu'on retrouve, dans une seule ville, à des milliers d'exemplaires.

L'homme qu'elle avait épousé mourut trop tôt pour que la jeune Arlette puisse comprendre bien les conditions pénibles dans lesquelles sa mère avait vécu; Madame Chevalier avait toujours caché les torts de son époux; par elle, Arlette n'en connaissait qu'un aspect, trop favorable pour correspondre à la réalité. Quand elle songeait à ces années misérables, la pauvre mère désirait vivement pour sa cadette un mariage qui la protégeât contre les adversités du sort. Mais elle voulait surtout lui éviter une union où trop d'écueils menaçaient de faire sombrer prématurément l'a-

COURRIER CHEZ-MOI



A CHARLOT ET TRIBOULET. — J'accuse réception de vos textes pour le concours. Je n'ai que des compliments à vous faire. Vous dissertez si bien le sujet, que je regrette ne pas être dans la possibilité de prendre part à ce concours moi-même. Nous avons tous trois à peu près les mêmes points de vue et ce n'est pas peu dire. Merci de votre entière collaboration. Votre serviteur.

A GINETTE. — Pourquoi avoir fini une aussi gentille missive d'une façon si abrupte. Juste comme vous commenciez à me citer quelques-unes de vos péripéties, crac, vous terminez votre lettre sans crier gare. Pourquoi vouloir me laisser en suspens jusqu'à la prochaine? J'aimerais pouvoir vous en écrire davantage, mais il m'est impossible de le faire. Allons, laissez couler les flots d'encre, vous ne m'ennuieriez pas du tout. Votre ami sincère, **D'ARTAGNAN.**

A SWEETIE DE JUANITA. — Hello, chère amie; c'est encore moi qui vient vous causer un peu avant mon départ. Je crois que vous êtes au courant de mon retour à mon "Home". Je suis très heureuse et contente. Je vous remercie pour votre gracieuse amitié. Saluez toutes celles que vous savez que je connais de ma part. Maintenant, Yolande vous salue en la personne de Juanita. Ne m'en voulez pas, mais c'était bien moi. Vous m'avez reconnue en "Seule", mais Yolande a su vous déjouer. Maintenant, si vous désirez m'écrire, **D'ARTAGNAN**, aura mon adresse à votre disposition. Je vous écrirai sous peu. Amicalement salut.

A MOUSQUETAIRE INCONNU DE G. ESPOIR. — J'agréé à votre demande, et vous compte au nombre de mes amis. C'est vous dire que je vous accueille avec le plus beau de mes sourires, tel que l'exige l'acquisition d'un nouvel petit ami, si gentil comme le révèle votre communiqué. Ai-je bien deviné? Seulement, j'impose une condition, celle de me revenir très souvent. Merci d'avoir répondu à ma question. Avec plaisir, je m'empresse ce soir de répondre à la vôtre. Mon avis, puisque vous la voulez, la voici: "Je ne crois pas qu'une jeune fille, sérieuse puisse aimer deux jeunes garçons à la fois." Il doit être impossible d'aimer deux garçons en même temps, à moins d'un être léger et inconsistant, que la jeune qui dit d'aimer deux jeunes garçons à la fois, ne doit assurément pas ressentir ni pour l'un ni pour l'autre, l'amour vrai. Tant qu'au jeune homme qui est à la recherche d'une épouse peut faiblement aimer deux jeunes filles. Chez chacune, il trouve des qualités indispensables à la future femme. Son amour devra être sincères pour les deux, et il ne devra tromper personne, jusqu'au jour où son choix sera fait. Son choix est parfois difficile, me direz-vous, mais une fois terminé, il devra rester fidèle à celle qu'il veut nommer "ma femme". J'ajoute qu'un jeune homme volage, qui n'a pas l'idée tout-à-fait au sérieux pourrait aimer lui aussi deux jeunes filles à la fois, 4 ou 6 même, (Cyprien se reconnaîtrait-il par hasard?) mais, ce ne sera pas de l'amour sincère. Non! mais un simple badinage, aimer pour le plaisir de la chose. Voilà bien le sport favori qu'apportait 1935 à ces jeunes gens que nous coudoyons. Hélas! trop souvent. Gare à vous "fleur d'amies", briseurs de coeurs. Vous faites des victimes. Allons jeunes filles... à l'homme sérieux, il est là quelque part sur votre route; lui ne partagera pas son amour, car il comprendra qu'il n'a qu'un coeur à donner, qu'un amour à offrir, alors, il n'aimera qu'une à la fois d'un amour solide et durable. Le coeur a bien des places à offrir, mais une seule à donner, n'est-ce pas, petit ami? **Qu'en dites-vous? Sans rancune. A bon entendeur ou mécontent, j'attends vos réponses.**

A GIOVANI DE MONTE CRISTO. — Signorita, excusez-moi de me présenter ainsi chez-vous. Comme je suis votre voisin, le Comte de Monté Cristo, je viens me mettre à votre disposition au cas où vous auriez besoin de quelque service. J'ai appris que vous étiez étrangère. J'ai pensé que peut-être, vous seriez heureuse de savoir à qui vous adresser pour le cas où quelque petite difficulté surgirait pour votre installation, ou pour toute autre chose! Signorita, je me retire en vous priant encore de ne pas vous froisser de ma démarche. Au revoir.

A SULLY TRISTANE DE PHILIPPE MARCENAT. — Qu'est-ce que vous devenez? Il y a longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. J'en suis inquiet, assez pour m'en plaindre. Participerez-vous au concours? Les deux sujets proposés sont intéressants à traiter, n'est-ce pas?

A SWEETIE DE MOUSQUETAIRE INCONNU. — Je suis flatté, et tout aussi surpris de votre appréciation sur mes opinions. J'avais, Sweetie, que j'ai déjà éprouvé les mêmes sentiments que vous, lors de mes débuts au courrier, quand je lisais vos écrits. Ils me plaisaient beaucoup à moi aussi. Je ne déplore qu'une chose, c'est qu'ils soient devenus plus rares par la suite; peut-être ainsi vos absences prolongées qui m'ont fait vous oublier un peu quand je suis entré "Chez-Moi", et qui m'ont empêché d'entrer plus tôt en relations avec vous. Je me reprends, cependant, et vous remercie de tout coeur pour votre billet qui, j'ose espérer, ne sera pas le dernier ni le plus long que vous m'adresserez. Ne croyez-vous pas Mademoiselle, que votre attitude toute exquise de politesse donnera peut-être à réfléchir à Socrate, Lupin et Cie?

A TOUS ET A TOUTES DE G. ESPOIR. — Topaze est un "mien petit ami". Il est très gentil, en plus possédant une plume qui chante harmonieusement.enez en un mot, *chic type*, taquin un peu. Vous promettez s'pas de l'aimer; d'ailleurs, sur ce point, il saura bien être aimé de qui il voudra. Vous riez, mais non... Seulement par ses belles manières et son langage, il saura gagner les coeurs. Ce n'est pas un défaut, la taquinerie, plutôt un charme qui apporte à nos jours moroses comme un rayon de gaieté. La taquinerie spirituelle et honnête dénote un caractère (j'allais dire aussi charmant que le vôtre, Topaze). Bien, ma foi, je le dis. Si vous êtes accessible à la vanité, pas trop gros sera le péché après tout. Tenez, il est de même dimension qu'est celui de votre persévérance dans la "grillette" d'une bonne Sweet Caporal, durant le temps du Carême. Allez maintenant de chanter la persévérance d'un homme. Oh! pauvres vous autres. Sans rancune.

A AHMED D'YVANE LA MYSTERIEUSE. — Comme j'en aurais long à vous dire, si je n'avais peur de Cyrano. Il nous a fait un petit sermon sur l'égoïsme, l'autre jour. Ce que j'en ai été peiné, car je sais que cela me concernait un tout petit peu, et que je n'avais pas voulu mériter cette terrible apostrophe. Aussi, je vais être courte. Je me contenterai de vous dire que j'abaisse ma signature en signe de consentement au bas de ce pacte. C'est fait. Maintenant, c'est à vous à me dire si vous êtes sincère dans votre écrit à Olive, c'est-à-dire que la jeune fille doit donner "la petite preuve d'affection" au jeune homme qu'elle estime. Mais, savez-vous qu'il en est qui l'apprécie très mal, et cela nous met sur nos gardes. Mais vous, j'ai confiance. C'est pourquoi, avant de vous quitter, je pose délicatement mes deux lèvres sur les vôtres. Est-ce à votre goût? Bonjour!

Ce courrier est ouvert à tous les lecteurs et lectrices de "L'Illustration". Les conditions sont les suivantes:
1.—Envoyer autant d'écrits que vous le désirez, signer d'un pseudonyme; 2.—Ne pas dépasser 200 mots; 3.—Adresser toute correspondance: Courrier "Chez-Moi", Case Postale 1480, "L'Illustration", Montréal.
D'ARTAGNAN.

A MAMZELLE NITOUCHE D'YVANE LA MYSTERIEUSE. — Ma petite fille, votre question "Comment se fait-il qu'il existe des coeurs qui aiment et qui ne sont pas aimés?", est encore un mystère. Vous savez comme moi que plus une chose est mystérieuse, plus il nous est impossible de la raisonner. Or, l'amour est la chose que l'on peut le moins raisonner. Donc l'amour est un mystère. Cependant, laissez-moi vous dire qu'il y a de par le monde des êtres d'élite qui aiment à souffrir. Ils ont une nature si ardente, si passionnée, qu'ils se sentent irrésistiblement attirés vers le beau, et ce beau, ils l'aiment de toute l'ardeur de leur âme. Ils savent qu'ils n'ont rien à attendre en retour, et cependant, ils se plaisent à rêver et à vivre en imagination avec cette personne. Petite amie, ne soyez jamais de ces passionnées, car vous souffririez le plus cruel tourment qui existe. C'est un conseil en passant. Est-il pris?

A SOCRATE DE PHILIPPE MARCENAT. — Dans le seul courrier du 2 mars, tu me fournis de nombreux sujets de conversation. Procédons par ordre. D'abord, en ce qui touche les trois défauts des jeunes filles. Sur les deux premiers, tu ne réfutes rien, tu fais de simples constatations. Pour te répondre ici, je te demanderai, puisque tu ne trouves pas mon idée très moderne, en quoi consiste le "modernisme" en amour, et ce qu'il rapporte? En second, je te dirai que je n'ai pas lu "Un homme et son péché", de Grignon. (Il y a une dame Cuisinier, de Ste-Anne de Bellevue, qui a fort bien défendu cet auteur canadien et son oeuvre dans "L'Ordre".) En troisième lieu, je ne retire par le mot féroce, en ce qui concerne la jalousie de certaines jeunes filles, parce que tu n'es pas sans ignorer que, quand une femme est méchante, elle l'est beaucoup plus que l'homme; au sujet de ton allusion au "zoo de Budapest", je ne goûte pas fort la comparaison, mais je ne t'en garde pas rancune. C'est tout pour mon communiqué. Passons aux autres maintenant. J'ai trouvé spirituel ton billet à Ninon-Rose; il contient une seconde allusion qui m'a intéressé. Celle qui touche Ninon de Lenclos. Es-tu un lecteur assidu de "Candida"? As-tu lu la vie de cette femme célèbre comme amoureuse des temps passés? Que penses-tu d'elle? Et ensuite, je constate que tu apprécies la littérature canadienne. Mes félicitations! As-tu lu "La pension Leblanc", de Robert Choquette? J'ai beaucoup aimé les deux volumes du Docteur Grignon (Vieux Doc). Ils sont épatants. As-tu aimé le fameux récit de Louis Hémond, "Maria Chapdelaine"? De mon côté, la littérature canadienne m'intéresse beaucoup. Au fait, lis-tu André Maurois? Sinon, je te recommande de le faire. Continue à m'appeler "Phil", cela me va, ce sobriquet, j'y suis habitué.

A SPHINX DE MONTE CRISTO. — Vous me charmez! Je m'ennuyais horriblement. Votre présence est la très bienvenue. Je vous remercie de votre visite, chère amie. Je désirais que vous soyez une de mes amies à ce grand foyer, croyez-moi, je ne regrette point, quoique je connaisse si peu. Laissez-moi vous dire, pour que vous me compreniez mieux, que j'éprouve pour vous une vive sympathie. Je vous retiens. Pardonnez-moi, Mademoiselle, et espère avoir le bonheur de vous relire bientôt. Amitiés sincères.

A SWEETIE DE GINETTE. — Je vous remercie pour les félicitations que vous m'avez adressées ainsi qu'à mes amis. En ce qui me concerne, elles ne sont pas justifiées peut-être, mais enfin! Dites, si je vous demandais d'être mon amie, que répondriez-vous? Ne me faites point languir.

A MOUSQUETAIRE INCONNU DE GINETTE. — Vraiment, Monsieur, c'est à me faire rougir jusqu'à la pointe des cheveux. Je ne crois pas mériter ces compliments flatteurs, tout de même, bien agréables à entendre. Si vous voulez de mon amitié, soyez assuré que je vous la donne avec joie. Quant à votre protection, qui peut jurer de l'avenir? Peut-être y aurai-je recours un jour. Pour que je vous connaisse mieux, ne consentiriez-vous pas à me parler un peu de vous? Salut, mousquetaire!

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE GINETTE. — Vous parlez d'une question! Si j'aimerais devenir homme tout à coup? Ah! bien, voilà qui serait tout à fait rigolo, et ressemblerait terriblement au phénomène paru dans les journaux, il y a quelque temps. A vrai dire, cela me serait indifférent, et puisque Dieu m'a fait femme, je me contente de mon sort. L'idée est tout de même amusante. Je vous attends bientôt.

A CAPRICE DE MONTE CRISTO. — Peut-être que je sois indiscret de profiter aussitôt de votre bienveillante invitation? Mais je passais... Vous m'accordez seulement dix lignes afin de savoir si je vous accepte comme camarade. Eh bien! j'essayerai de ne pas les dépasser. Je suis ravi de vous connaître. Me ferez-vous l'honneur de venir causer avec moi? Je vous attendrai. Affectueux bonjour.

A CYRANO D'YVANE LA MYSTERIEUSE. — Dites, vous ne m'en voulez pas trop, d'avoir été longue dans mon communiqué, l'autre jour? Mais, vous savez, je suis toute contrite. Vite, revenez Cyrano, me dire que je ne suis pas égoïste. Vous qui avez le coeur si tendre, vous comprenez si bien la misère d'autrui, ce que laisse deviner votre pseudo. Que dites-vous du mien?

A CYRANO DE BERGERAC.

Au courrier de Chez-Moi. Il y a de gentils causeurs, Mais, croyez-moi, On y trouve aussi des imposteurs. Des, ai-je dit, A tous, mille excuses, Car, par cet édit, Il n'y en a qu'un que j'accuse. Intrigués, vous le serez sans doute, Mais, soyez sans crainte, Je ne ferai route, Et du coupable, je saurai vaincre, Mais, que celui-là dorme en paix, Car, je lui pardonnerai, Le tort qu'il peut m'avoir fait, S'il veut de pseudo changer. Afin que jep usse, Comme auparavant, Moi, qui suis vieux courrieriste, Vous revenir souvent. Accusé! acceptez-vous le pacte? Si oui, je vous tends la main, Si non, attention à vos actes, Car Cyrano de Bergerac vous reviendra demain.

A PHILIPPE MARCENAT DE SOLDAT DE CHOCOLAT. — Je gage que vous préféreriez que je sois une "gentille jeune fille", et ce serait sans doute pour venir causer, n'est-ce pas? Dommage! car en dépit des doutes du chef D'Artagnan, de Sénorita, leux Grignon, Ginette, c'est un "il"? Tout de même, si vous étiez préparé pour une causerie avec une demoiselle, allez-y, je prêterai la plus attentive oreille... masculine, avide de savoir comment vous vous y prenez avec les "gentilles jeunes filles". A bientôt.

POELES ET GLACIERES
Vente de déménagement
● Assortiment complet des dernières nouveautés en vente avant le DEMENAGEMENT, aussi POELES USAGES remis à neuf.
Profitez de l'aubaine.
J. P. DAVIGNON
4638, rue ST-DENIS
autrefois Rue Ontario

Pharmacies
Paquin Wilbrod
1200, Mont-Royal E. Coin De Laroche 4500, rue Papineau Coin Mont-Royal
CH. 2193 AM. 2123
Qui vendent toujours meilleur marché
Livraison gratuite
Nous livrons dans le Parc Molson, Rosemont, Hochelaga, Maisonneuve, Centre de la ville, boulevard St-Denis y compris Outremont.
ENEZ OU TELEPHONEZ

Joseph Smith le "Barbe"

EN FEVRIER 1915, la population d'Angleterre ne manquait pas de soucis. Juste en face du canal de la Manche se déroulait la plus formidable guerre de l'histoire et l'Empire des îles, compromis par cette lutte, se voyait forcé d'y participer. Des sous-marins allemands sillonnaient sans cesse les eaux de la côte, menaçant de leurs torpilles les navires insuffisamment protégés ou trop téméraires. C'était une époque de bouleversement et d'inquiétude.

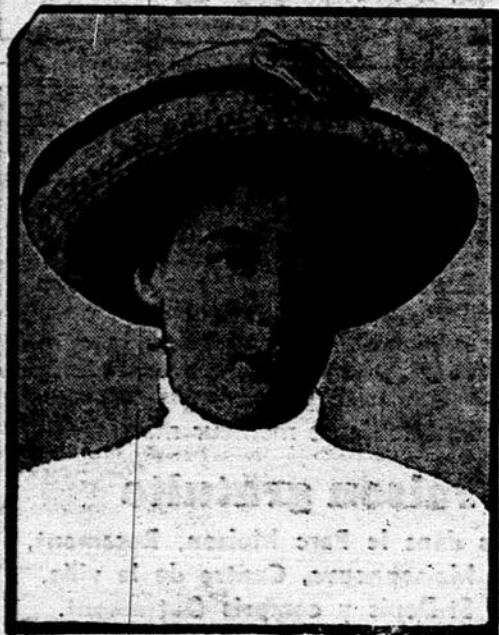
Mais si la population anglaise s'inquiétait de ces échos guerriers, Scotland Yard avait également ses tracas. C'est à cette magnifique organisation policière qu'incombait le délicat travail de dépister les espions allemands, de les traquer pour les trainer devant un tribunal militaire. Plusieurs des bons policiers de cette organisation se trouvaient aussi dans l'armée. Privée d'une partie de son personnel avec dix fois plus de travail qu'en temps normal, Scotland Yard "était sur les épines".

Pas suffisamment occupée et sur les épines, cependant, pour oublier les criminels. L'histoire de l'affaire "Smith" commença le jour où Scotland Yard chargea deux de ses détectives de filer un individu bien mis qui arpentait calmement une rue, dans la section de Londres connue sous le nom de Shepherd's Bush.

CET homme venait justement de quitter sa résidence, où on le connaissait sous le nom de George Joseph Smith, pour aller respirer l'air vivifiant de l'hiver londonien. Il était veuf depuis une date toute récente. Sa femme avait été trouvée morte dans son bain le surlendemain de la nuit de noces. Mais le citoyen Smith semblait vraiment avoir vécu trop peu longtemps avec cette personne du beau sexe pour regretter bien fort son décès, car il se promenait maintenant les mains dans les poches, en sifflotant, et affichant, sur ses traits, l'insouciance du jeune coquebin lors des vacances sont commencées de la veille.

Les deux limiers lui mirent brusquement la main à l'épaule, exhibèrent leur insigne de détective et l'informèrent qu'il se trouvait dès lors en état d'arrestation. On disait ainsi que le 4 novembre 1913, il avait épousé Alice Burnham sous son vrai nom de Smith cependant qu'en décembre 1914, il avait convolé avec Margaret Lofty sous le faux nom de John Lloyd. Convoler en justes noces sous un faux nom constitue une offense grave à la loi britannique, affirmaient les policiers, et il lui faudrait bel et bien expliquer son cas devant le tribunal.

L'individu n'eut pas même un geste de protestation, et suivit les limiers avec un sourire pour le moins décevant. Bref! pas le moindre signe de nervosité. En somme, il ne paraissait pas considérer l'accusation comme très grave. Pourquoi s'en faire? On verrait bien?



La dernière épouse de Joseph Smith

Comment Sir Bernard Spilsbury mystère du bain fatal — Smith épouses pour hériter de leurs triple assassinat le conduisit

LA cause vint à plusieurs reprises devant le tribunal compétent sans pourtant être entendue. A chaque audience, la cause se voyait remise à une date ultérieure, sans autre explication de la part des autorités ni des limiers. Smith commençait déjà à s'énerver de ces délais réitérés. Le vrai motif, c'est que les détectives soupçonnaient un aspect plus grave à cette affaire, et ils cherchaient ardemment à découvrir le pot-aux-roses.

Pour commencer, comme il sied, au commencement, Beatrice Mundy avait épousé un individu du nom de Williams, en 1912; on l'avait trouvée morte peu après. La police, en remontant au cours des mois et des années, retrouva des témoins qui identifièrent positivement George Joseph Smith comme étant le dénommé Williams en question. A force de chercher, les hommes de Scotland Yard finirent par découvrir que Smith avait en tout épousé six femmes au cours des huit dernières années avant son arrestation. L'une d'elles s'était rendue au Canada après son mariage, mais dans aucun cas le divorce n'avait été requis ni accordé. Smith, hors de tout doute, était un polygame éhonté, et sur une forte échelle, encore!

C'est à ce moment-là que quelqu'un eut la malencontreuse idée, — pour Smith, bien entendu, — de faire un rapprochement accablant, en assurant que trois des épouses de l'accusé étaient mortes de la même façon, dans le bain de la salle de toilette! Contrôlée par les limiers et trouvée exacte, cette affirmation devait captiver l'opinion publique et lui faire oublier presque, à la lecture des journaux du soir, les derniers faits de la guerre mondiale.

Or donc, trois des femmes de Smith avaient trouvé la mort d'une manière identique, dans leur bain. La dernière épouse, dans l'ordre chronologique, Margaret Lofty, avait terminé ses jours de cette façon-là. A l'enquête du coroner, un jury avait tout simplement décidé qu'elle avait été victime d'un accident. Elle avait, croyait-on, perdu connaissance pendant qu'elle prenait son bain et s'était ainsi noyée. Mais que trois épouses d'un même homme meurent de la même façon, voilà qui laissait un doute ironique sur la logique de ce verdict. La coïncidence se trouvait trop extraordinaire pour qu'on n'y attache pas d'importance.

L'AFFAIRE prit des proportions encore plus colossales lorsque les limiers apprirent que Smith avait bénéficié d'une somme globale de \$14,000 dollars à la mort de Margaret Lofty et d'Alice Burnham. Au temps de son arrestation, le citoyen Smith faisait des démarches pour entrer en possession d'un montant de \$3,500 dollars que lui léguait sa dernière conjointe.

Trois épouses mortes dans leur bain, laissant toutes trois leur époux comme légataire universel... en fallait-il plus pour amener l'opinion? Et pourtant, un jury du coroner avait tenu enquête dans chacun des cas, optant uniquement pour la mort accidentelle. Comme chaque fois qu'ils se trouvaient devant un cas embarrassant, les limiers de Scotland Yard firent appel aux lumières de Sir Bernard Spilsbury, le "Sherlock Holmès" médical d'Angleterre. Si un être humain pouvait apporter une preuve écrasante contre Smith, c'était bien lui. Et on ne l'ignorait pas!

Sir Bernard fit exhumer les cadavres des trois femmes de Smith "mortes accidentellement par noyade dans leur bain" et les examina minutieusement. Les résultats furent négatifs et décourageants. Dans les trois cadavres, pas la moindre trace de poison; sur les trois cadavres, nulle marque de violence.



Le Barbe Bleue d'Angleterre

Smith découvrit le meurtre de ses trois épouses mais ce fut à l'échafaud.



L'AFFAIRE prenait de plus en plus les aspects d'une énigme indéchiffrable. Mais Sir Bernard ne comptait pas reculer devant l'obstacle. Comme il avait fait effectuer personnellement des recherches autour de ces trois décès, il apprit de ses informateurs que les trois épouses de Smith mortes dans leur bain avaient été trouvées la tête sous l'eau et les jambes sur la bordure de la baignoire, soit prosaïquement en l'air. Pour une noyade accidentelle, c'était tout au moins une posture fort inattendue... et qui ajoutait un nouvel indice accablant contre Smith.

Le fait suivant n'a jamais été officiellement corroboré, mais on dit volontiers qu'en marge de cette cause célèbre, Sir Bernard Spilsbury, jamais à court de moyens, dut se livrer à une expérience plus ou moins orthodoxe. On assure qu'il demanda à une garde-malade de passer un maillot de bain et de se plonger dans la baignoire, comme si elle voulait prendre un bain. Alors, soudainement, le savant pathologiste aurait saisi la femme par les chevilles pour lui plonger la tête sous l'eau sans qu'elle ait le temps de se douter de quoi que ce soit. On ajoute que le geste fut si brusque, la surprise si complète, et l'impuissance de la femme si totale qu'elle fut instantanément suffoquée et ne put faire aucun bruit. Elle se trouvait, dans cette position, incapable de se débattre ou d'appeler à l'aide. Si, dit-on, Sir Bernard avait maintenu la garde-malade plus d'une demi-minute dans cette incommode position, elle serait sûrement morte par noyade.

SIR Bernard détenait maintenant la clef du mystère. Smith fut conséquemment accusé de meurtre et traduit devant les assises.

Pendant ce temps-là, des Allemands acharnés, des Français déterminés et de courageux Anglais se livraient une lutte mortelle de l'autre côté de la Manche. On était en pleine bataille d'Ypres: le Lusitania venait d'être coulé par un sous-marin allemand et les Etats-Unis considéraient l'urgence de participer au conflit; la marine allemande charrait noise à la force navale anglaise, luttant avec l'énergie du désespoir pour assurer la survivance de son empire. Le monde entier attendait, d'heure en heure, les dernières nouvelles du champ de bataille. Mais...

Mais toute l'Angleterre lisait, en seconde page des grands quotidiens, les derniers développements de l'affaire Smith. Cette affaire froissait l'opinion presque autant que l'avance des troupes du Kaiser. On l'appelait "l'affaire des noyades", ou le "cas du barbe-bleu".

Le procès s'ouvrit dans une atmosphère inquiète. Des centaines de personnes se massaient dans l'étroite enceinte du tribunal, attendant avec impatience les principaux débats. Dès le début, le procureur de la Couronne avertit le tribunal que les preuves accumulées contre Smith se trouvaient toutes purement circonstancielles. Mais il soutenait que ces preuves, bien examinées séparément ou solidairement, assuraient la culpabilité. Dans chaque cas, disait-il, le meurtre avait été provoqué par la certitude de toucher une somme d'argent permettant à l'assassin de vivre quelques mois à rien faire. Dans chaque cas, Smith avait illégalement courtisé ses futures épouses, commettant délibérément une polygamie qui n'avait aucune raison d'être sans un motif sérieux. Dans chaque cas, il se trouvait unique légataire des victimes. Dans chaque cas, les pauvres femmes avaient trouvé la mort par noyade, dans leur baignoire.

Le simple exposé de ces faits certains accusaient Smith d'une manière irrévocable. Mais la poursuite entendait accumuler les preuves circonstancielles. Chaque fois qu'une des femmes de Smith s'était ainsi noyée, "l'accident" avait été découvert par Smith lui-même qui s'empressait de donner l'alarme d'appeler au secours et d'afficher un affolement complet.

Dans chaque cas, les funérailles s'étaient effectuées sans bruit et le plus rapidement possible. Dans chaque cas, le service funèbre se trouvait être de la dernière catégorie, celle qui coûte le moins cher. Dans chaque cas, Smith disparaissait aussitôt les funérailles tenues.

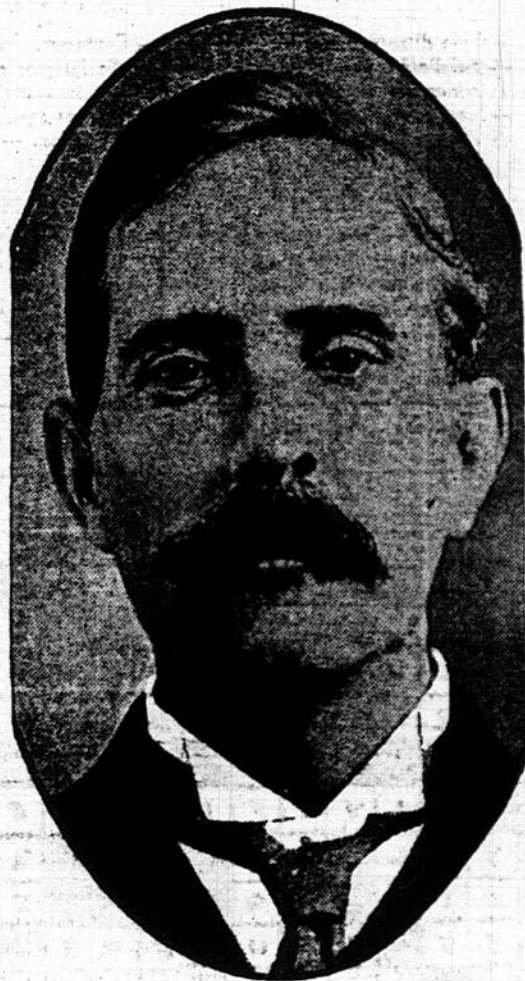
Jamais il n'écrivait ou se tenait en relation avec les parents de ses épouses, une fois ces dernières portées en terre.

Joseph George Smith, pour se défendre, avait retenu les services d'un redoutable criminaliste, Marshall-Hall. Le procureur de la défense soumit aux jurés que Miss Mundy, la première épouse de l'accusé, pouvait bien s'être noyée pendant un accès d'épilepsie, car il était reconnu que cette femme souffrait depuis longtemps de cette terrible maladie. Mais Sir Bernard Spilsbury s'empressa de prouver l'impossibilité de cette alternative. Si la victime avait succombé à une attaque d'épilepsie, son cadavre aurait gardé dans la mort une attitude rigide et crispée. Malgré de longs contre-interrogatoires, Marshall-Hall ne put ébranler l'argument du pathologiste. Il ne put, non plus, ébranler la conviction du jury, bien qu'il reprochât à la Couronne de n'avancer que des preuves uniquement circonstancielles, imitant ainsi dangereusement les méthodes américaines, incompatibles, disait-il, avec le fair-play britannique.

SMITH, par l'attitude même qu'il avait gardée tout le long du procès, s'était mis en mauvaise posture dans l'esprit des jurés qui le considéraient comme un bon à rien. Leur verdict le prouvait assez; ils le trouvaient coupable de meurtre sans aucune circonstance atténuante. Pendant que le président du tribunal donnait lecture du jugement qui condamnait Smith à périr sur l'échafaud, le coupable ne cessait de crier des injures: "C'est une honte", disait-il, "que la justice soit ainsi administrée dans un pays chrétien. C'est une honte pour l'Angleterre, que je renie pour ma patrie, de me faire mourir pour des crimes que je n'ai pas commis."

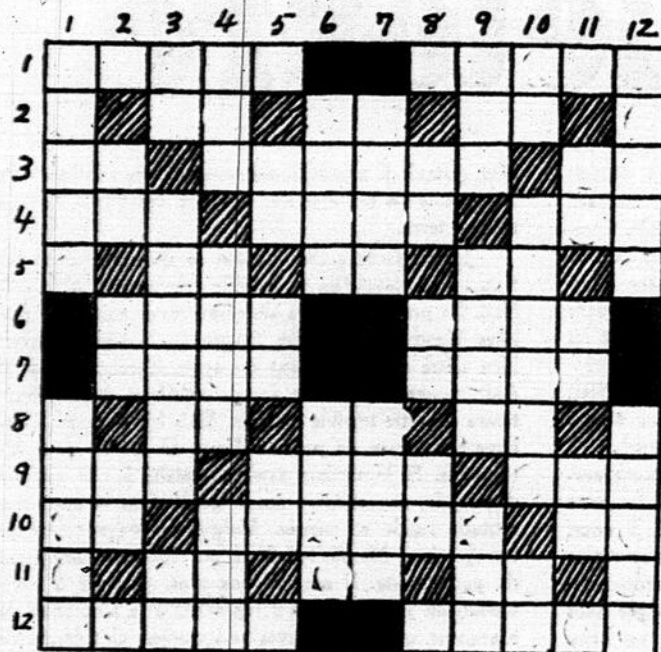
Cela n'améliora pas son sort, il va sans dire. Lorsqu'on l'emmena à sa cellule à l'issue du procès qui avait retenu l'attention générale dans tout le pays, il perdit lâchement connaissance.

Il fut pendu haut et court quelques semaines plus tard. Sir Bernard Spilsbury triomphait une fois de plus.



Joseph Smith.

LES MOTS-CROISÉS



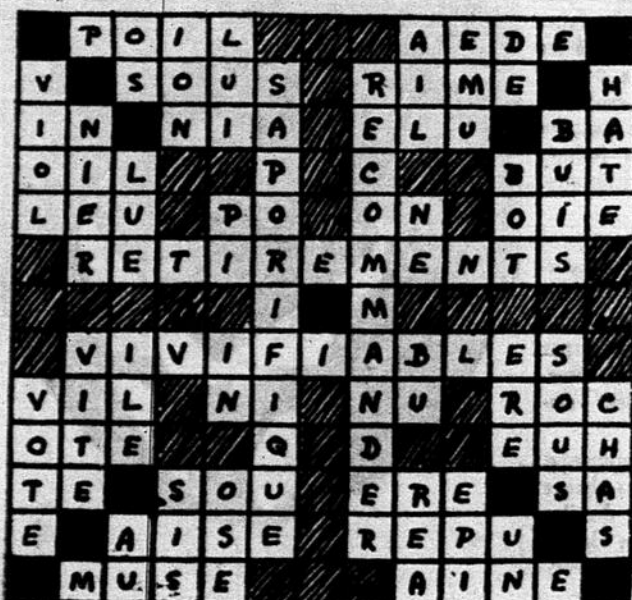
HORIZONTALEMENT:

- 1 — Nom scientifique de la seiche. — Acte par lequel le directeur d'une prison prend possession d'un prisonnier.
- 2 — Terminaison de verbe. — Fleuve d'Italie. — Conjonction alternative.
- 3 — Adverbe de lieu. — Publier le texte d'un auteur. — Adverbe signifiant en cas que.
- 4 — Emission par la bouche de gaz stomacaux. — Terres entourées d'eau. — Espace de terre resserré entre deux côtes.
- 5 — Coups de baguette donnés sur le tambour. — Première conjugaison. — Adjectif possessif.
- 6 — Parcourir des yeux ce qui est écrit. — Défectuosité physique ou morale (figuré).
- 7 — Qui signifie ainsi soit-il. — Faire quelque chose.
- 8 — En les. — Symbole chimique du barym. — Deux voyelles semblables.
- 9 — Qui n'est pas souillé. — Titre d'un roman de chateaubriand. — Masse de pierre très dure qui tient à la terre.
- 10 — Post-scriptum. — côté gauche d'un navire. — Symbole chimique du cobalt.
- 11 — Petit cube marqué de points pour jouer. — Préposition. — Premier en son genre.
- 12 — Statue exposée à l'adoration. — Représentation de quelque chose en peinture, en sculpture, en dessin.

VERTICALEMENT:

- 1 — Cérémonie religieuse par laquelle on consacre un roi, un évêque. — Soutien, support.
- 2 — Fille d'Inachos. — Article simple. — Coutumes.
- 3 — Seizième lettre de l'alphabet grec. — Se fatiguer en efforts pénibles. — Note de la gamme.
- 4 — Colère. — Unités de mesure pour les surfaces agraires. — Beau.
- 5 — Préfixe indiquant la duplication. — Préposition. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- 6 — Amas. — Tout petit enfant.
- 7 — Enlever. — Le petit d'un âne.
- 8 — En les. — Ton, au féminin. — Première conjugaison.
- 9 — Durillon. — Membre de la caste sacerdotale chez les médres et les Perses. — Peine dont souffrent les damnés.
- 10 — Petit ruisseau. — Apporter de la variété. — Féminin de son.
- 11 — Adjectif possessif. — Première conjugaison. — Langue qu'on parlait autrefois au Midi de la Loire.
- 12 — Qui rend service. — Etablissement où l'on enseigne.

Solution de notre problème de la semaine dernière



LE COIN DES TIMBRES

L'A B C DE LA PHILATELIE

Aux collectionneurs

Tous ceux qui s'intéressent à la philatélie sont priés de nous faire parvenir leurs noms et adresse que nous publierons. De cette façon, les collectionneurs se connaîtront davantage et pourront procéder à l'échange de leurs timbres sans aucun frais. Prière d'adresser son nom sans décal, au "Rédacteur du coin des timbres", "L'Illustration", C. P. 1480, Montréal.

Le club des échangistes

- M. L.-A. Lapointe, 8393, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gustave Normandin, 5913, rue Brébeuf, Montréal.
- M. Adol Cerat, 5916, rue De Normandie, Montréal.
- M. J.-P. Houine, 509, rue Désery, Montréal.
- M. Claude Paquet, 29, rue St-Luc, Québec.
- M. Marcel Bidal, 5709, 2ème Avenue, Rosemont.
- Mlle Diane Paré, 28, rue St-Paul, Québec.
- M. Edmond Laberge, 4675, ave Hôtel-de-Ville, Montréal.
- M. Eddy Laplante, 1b, rue St-François, St-Hyacinthe, P.Q.
- M. Frs-Xavier Gagné, 18, rue Rivier, Chicoutimi, P.Q.
- M. G. Grant, 290, ave Bloomfield, Outremont, Montréal.
- M. C.-H. Mervier, 53, 9ème Rue, Limoilou, Québec.
- M. J.-G. Carrier, 10 et 12, rue St-Georges, Laprairie, P.Q., Co. Napierville.
- M. Marcel Lessard, 4287, rue Desormier, Montréal.
- M. Roland DesSerres, 7432a, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gérard Normand, 2553, rue Damase, Montréal.
- M. J.-A. Masson, 6754, rue Alma, Montréal.
- M. Joseph Gauthier, 213, rue St-André, Ottawa, Ont.
- M. J.-A. Lavoie, Casler 219, Dolbeau, P.Q.
- M. Patrick Potvin, 67, rue St-François, Jonquière, Co. Chicoutimi P.Q.
- M. J.-E. Vinet, 2584, rue Sheppard, Montréal.
- M. Wilfrid Pelletier, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Roger Hubert, 965, rue Benaventure, Trois-Rivières, P.Q.
- Mlle Marguerite Martel, Casler 129, Loretteville, P.Q.
- M. Camille Bouchard, C.P. 33, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Paul Gill, Sanatorium Lac Edouard, P.Q.
- M. Jean Bouthillier, Boite 179, Laprairie, P.Q.
- M. Arthur Bélanger, 4383, rue Fabre, Montréal.
- M. Lucien Tremblay, 289, rue Nelson, Ottawa, Ont.
- M. G.-A. Lafertière, 4397, rue Montana, Montréal.
- M. Walter Fisher, 5977, rue St-André, Montréal.
- Mlle Berthe Martel, Loretteville, P.Q.
- M. Honoré Bernard, C.P. 263, Grand-Mère, P.Q.
- M. L. Laurent Benoit, 12223, rue Notre-Dame des Anges, Cartierville, Montréal.
- M. David Lafortune, 8282, rue Berri, Montréal.
- M. A. Cloutier, 4310, rue Berri, Montréal.
- M. Chs Morin, 43, ave de Bienville, Québec.
- M. H.-F. Godbout, Boite 24, Beauport, P.Q.
- M. Jules Lessard, N.P. 66, 6ème Rue, Québec.
- M. Lionel Bloux, C.P. 474, Rimouski, P.Q.
- M. Roger DesOrmeaux, 4665, rue Desormier, Montréal.
- M. J.-Jacques Malherbe, 253, rue Wilbrod, Verdun, Montréal.
- M. Le Gardeur de Repentigny, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Jacques Lenoir, 430, rue Terrasse, Ahuntsic, Montréal.
- M. Gustave Wächter (je n'envoie pas premier), 6668a, rue De la Roche, Montréal.
- Mlle Aiyine Boullé, Deschambault, P.Q.
- M. Léon-J. Bouchard, Neuville, Co. Portneuf, P.Q.
- M. Guy Durocher, 15275 Notre-Dame est, Pointe-aux-Trembles.
- M. J.-A. Sautinier, 24, rue Lorne, Chicoutimi, P.Q.
- M. J.-A. Gagnon, 9, rue St-Léon, Chicoutimi, P.Q.

Nous recevons depuis quelque temps plusieurs lettres de correspondants nous demandant des conseils pour débiter une collection de timbres. Nous avons déjà publié dans des articles précédents certains conseils à l'usage des collectionneurs débutants, nous nous faisons un plaisir de résumer ici les premières notions de la philatélie.

D'abord le timbre lui-même et les différentes opérations qu'il faut lui faire subir pour l'inclure dans une collection. Une règle dont il ne faut jamais se départir, c'est d'écarter tous les timbres qui ne sont pas absolument propres. Souvent un bout de papier ou de carton sur lesquels ils ont été collés adhère encore aux timbres; il est alors nécessaire de les mettre dans un peu d'eau, ils peuvent y demeurer une demi-heure sans inconvénient. On les met ensuite sécher entre deux feuilles de papier buvard. Il importe que la dentelure des timbres soit complète et que les non dentelés présentent une belle marge; on se gardera bien de les rogner pour les embellir, car ce serait leur enlever toute valeur. D'une façon générale, il faut préférer les timbres neufs aux timbres oblitérés. Cependant il y a une telle différence de



prix que la plupart des collectionneurs se contentent de seconds. On ne saurait trop recommander de ne pas faire tremper les timbres neufs dans de l'eau, ni d'en enlever la gomme par quelque moyen que ce soit. Un timbre neuf qui n'est plus gommé perd de sa valeur.

Pour collectionner le débutant devra se procurer un certain lot de timbres à bon marché, par exemple certaines enveloppes qui se vendent une dizaine de sous pièces dans lesquelles il trouvera les timbres qui formeront la base de sa collection. Par la suite il classera ses doubles et pourra procéder à l'échange avec des correspondants.

Maintenant il s'agit de disposer les timbres dans l'album. On pourra se procurer ce dernier à un prix très modique pour commencer une collection. Le meilleur moyen pour coller les timbres dans un album est de se servir du petites bandes de papier gommé qui se vendent très bon marché chez tous les marchands de timbres. On plie cette bande en deux parties égales dans le sens de la largeur et on en fait une charnière, un côté se fixe sur l'album à la place que doit occuper le timbre tandis que l'autre côté est collé au dos du timbre. On pourra toujours de cette façon retirer sans difficulté les timbres de son album, soit qu'on veuille échanger un exemplaire défectueux contre un plus beau, soit qu'on désira transporter sa collection grandissante dans un album plus important.

Dans la classification des timbres il faut également tenir compte des filigranes, des surcharges, de la dentelure, du papier, etc. Le filigrane est une marque qui existe dans le papier même du timbre; on le voit généralement en plaçant le timbre sur une surface noire, le dos au-dessus et en l'humectant légèrement. Il arrive toutefois que ce moyen ne permette pas toujours de voir le filigrane; on peut alors employer la benzine, une goutte suffit pour cette opération qui n'abîme pas le timbre à l'avantage de rendre le filigrane immédiatement visible. Les filigranes indiquent les différentes émissions aussi sûrement qu'un changement de dessin.

La surcharge est une inscription apposée sur un timbre, elle en modifie la valeur ou la destination et parfois les deux. Les surcharges sont ou d'un caractère lourd et gras ou léger et mince.

LA GEOGRAPHIE PHILATELIQUE EN FRANCAIS
Basée sur la clef suivante: A — Antilles; AF — Afrique; As — Asie; AC — Amérique centrale; AN — Amérique du Nord; AS — Amérique du Sud; E — Europe; O — Océanie.

D
Dahomey (AF); Dalmatie (E); Danemark (E); Dantzig (E); Diego Suarez (AF); Dominique (république) (A); Dominique (A). — J. R.

(A suivre)

UN PEU D'HUMOUR

PAS DE SA FAUTE

Monsieur. — Tu devrais avoir honte de porter des robes aussi décolletées! raiment, tu n'es habillée qu'à moitié seulement!
Madame, prompte à la risposte. — Et toi, tu devrais avoir honte d'être aussi peigné! Tu ne me donnes qu'à moitié seulement d'argent qu'il me faut pour m'habiller!

BONNES LANGUES

— Oh! chère amie, comment pouvez-vous répéter, sur cette petite Madeleine, une histoire si méchante?
— Comment? C'est vous qui me l'avez racontée!
— Peut-être, mais moi, je n'y croyais pas.

EN CLASSE

Le professeur. — Quels sont les produits des Indes Orientales?
L'élève. — Je ne le sais pas, monsieur.
Le professeur. — D'où vient le sucre que vous mangez, chez vous?
L'élève. — On l'emprunte chez la voisine.

SAINT-JACQUES et SAINTE-CATHERINE

L'église de la paroisse St-Jacques, détruite par l'incendie, garde encore son imposante façade — Sainte-Catherine possède maintenant l'un des plus beaux temples de l'est

Cette église est située rue St-Denis, près de la rue Ste-Catherine. Cette paroisse compte 15,538 âmes et est desservie par les MM. de St-Sulpice et M. P. Richard en est le curé depuis 1932, assisté de MM. J. B. Ouellette, J. M. Carrière, Henri Jeannotte, Hervé Robert, Julien Perrin, Rolland Léonard et Paul Deplanque, comme vicaires. Principales institutions: Asile de la Providence, (ancienne maison-mère), Orphelinat Saint-Alexis, Jardin de l'enfance, école St-Jacques (Frères des Ecoles Chrétiennes), Académie Saint-Denis, Académie Marguerite-LeMoine, l'Institut Bruchési, l'École Jeanne-Mance, l'Académie Saint-Ignace, le Couvent Notre-Dame de Lourdes, l'Académie Montcalm pour garçons, l'Académie Marchand pour fillettes, l'école infantine Saint-Jacques, le Collège Excelsior pour jeunes filles, l'Université de Montréal, la Maison des Etudiants, etc.

Anciens curés: MM. J. E. Pelissier, 1856-1860; A. Campion, 1860-1862; Auguste Campion, 1862-1867; François Lacan, 1867-1868; Antoine Mercier, 1868-1875; Léon Sentenne, 1875-1882; Victor Rousselot, 1882-1889; Pierre Deguire, 1889-1894; Narcisse

Amable Troie, 1894-1895; Stanislas Charrier, 1895-1913; Henri Gauthier, 1913-1932.

Après deux incendies, inauguration de la troisième église: 8 déc. 1860. Paroisse canonique: 1866. Paroisse civile: 1904. Troisième incendie en 1933.

La première église de Saint-Jacques de Majeur, a été construite par Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal et servit de cathédrale jusqu'en 1852, époque à laquelle elle fut détruite par le terrible incendie qui consuma une grande partie de la ville. Mgr Bourget, successeur de Mgr Lartigue, ayant quitté définitivement le quartier Saint-Jacques pour aller résider au palais épiscopal qu'il s'était construit au mont Saint-Joseph, les Messieurs de Saint-Sulpice furent désignés pour lui succéder et, en 1855, ils prenaient la direction de la paroisse. Aussitôt ils se mirent à relever l'église de ses ruines; mais à peine terminée, la nouvelle église devenait encore une fois la proie des flammes. Comme les murs n'avaient pas été trop endommagés, on put réparer les dommages occasionnés par l'incendie et en 1859 l'église était livrée au culte.

De style gothique, elle possédait, à l'intérieur, trois nefs et accusait la forme irrégulière d'une croix.

Le clocher de Saint-Jacques est le plus élevé de la ville et renferme un magnifique carillon. De nouveau incendiée en 1933. Aucune décision définitive n'a encore été prise quant à la reconstruction.

SAINTE-CATHERINE

Cette église est située rue Amherst, coin de la rue Robin. Cette paroisse compte 9,283 âmes et est desservie par M. l'abbé Jos. Avila Papineau, curé depuis 1915, assisté de MM. J. O. Piette, H. J. J. Denniss, J. E. Gauthier, et J. Lalumière, comme vicaires. L'école de Salaberry, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes et l'école Garneau par des institutrices laïques, font partie de cette paroisse.

Anciens curés: MM. Charles-Horace Rosconi, 1911-1915; Jos. Nazaire Dupuis, 1915.

Les registres de cette paroisse s'ouvrent en l'année 1912. Erection canonique: 6 avril 1912. Le décret canonique érigeant cette paroisse a été publié dans la Gazette Officielle de 1912, page 953, en vertu de l'Acte 50 Vict., chap. 24. Le territoire de cette paroisse a été détaché des paroisses de Sainte-Brigide, du Sacré-Coeur et de Saint-Jacques. Circonscription: au nord, par la rue Sherbrooke; au sud, partie par la rue Sainte-Catherine et partie par la rue De-Montigny; à l'est, partie par les deux côtés de la rue Visitation et partie par la rue Montcalm; à l'ouest, par la rue Saint-André.



L'église Saint-Jacques, détruite par un violent incendie, garde toujours, rue Saint-Denis, son imposante façade.

LAncaster 3858 Résidence: HArbour 7901

SALON DE FLEURS ST-DENIS
MADAME J.-Z. PILON

Spécialités: BOUQUETS DE NOCES, TRIBUTS FLORAUX
1590, rue St-Denis, Montréal
(Edifice du "Théâtre St-Denis")
10% D'ESCOMPTE AVEC CETTE ANNONCE



J.-A. PELISSIER
BIJOUTIER — DIAMANTAIRE — OPTOMETRISTE
Nous achetons le vieil or

859, rue Ontario Est Tél. FRontenac 3366



PHARMACIE LACHANCE
ARMAND PRUNEAU, Prop.

Nous livrons les commandes
données par téléphone
SERVICE RAPIDE

422 Ste-Catherine Est
Téléphones: HArbour 3141 - MARquette 0114



LES PLANCHERS EN BOIS DUR
"PERFECTION"

augmentent grandement l'apparence et la valeur de la maison et ne coûtent pas plus que les planchers ordinaires. SPECIALITE: planchers de 1/2 pouce à prix grandement réduits.

EAGLE LUMBER COMPANY LTD.
6365, rue SAINT-URBAIN CR. 4810

Les Funérailles Modèles Ltée
1867, rue Amherst Tél. CHerrier 9020

J.-H. LAPERLE
Directeur de funérailles autrefois chez L.A. TANGUAY, Émrg. AMherst, 8984
EDOUARD CYR, Gérant

SALON MORTUAIRE
CHerrier 9020

CHROME!

Sur présentation de cette annonce un escompte de 25% vous sera alloué sur tous travaux de chrome!

HA 9948 **La Cie Royal Silver Plating 70 Craig O.**
— CONFIEZ-NOUS VOS ARGENTERIES —

MONT-ROYAL STOVE
POELES — GROS ET DETAIL
Poèles de seconde main et réparations, une spécialité

331 Mont-Royal Est Tél. HA. 5549

Bureau-Chef: 25 AVE LAURIER EST DOLLARD 0837 Salon Mortuaire: 19 AVE LAURIER EST

ADOLPHE LEMAY, Limitée
DIRECTEURS DE FUNERAILLES
AMBULANCE PRIVEE

Succursales:
4235 RUE ADAM Malsonneuve CLairval 0571 7601 RUE NOTRE-DAME EST Longue-Pointe CLairval 2693



CHAMPAGNE VALET SERVICE
Teinturier Nettoyeur

Habits, paletots, manteaux éponnés et pressés .35c.
nettoyés et pressés \$1.00

Nous allons chercher et délivrons.

AMherst 0505
4347 Parthenais — Montréal
(coin Marie-Anne)

SCIENCE. ART. LETTRES

La population dans le monde

... A un siècle de distance, l'Europe a été secouée par deux grandes guerres. Toutes deux présentant ce caractère commun d'être advenues après des périodes de progrès général et d'accroissement de la population. Après toutes les deux, on a pu constater que les pertes humaines et matérielles ont été très rapidement réparées. A vrai dire les pertes matérielles n'ont pas été aussi grandes qu'elles auraient pu l'être. Les guerres de Napoléon ont amené un nombre relativement très faibles de dévastations matérielles à cause de la façon courtoise dont elles ont été menées et du respect général que l'on observait alors pour le droit des gens. Quant à la dernière guerre, la stabilisation des fronts a malgré tout limité les dégâts; et les progrès de la technique ont rendu la reconstruction très rapide.

Les pertes de la guerre de 1914-1918 ont été évaluées très approximativement à dix millions pour les hommes tombés sur les champs de bataille.

A ce chiffre on ajoute les pertes de toutes sortes consistant dans l'augmentation anormale de la mortalité et la baisse des naissances. On arrive ainsi à une perte totale de trente-cinq millions d'êtres humains.

Mais ces pertes ont été très rapidement compensées; quelques années après la fin du conflit, toutes les nations d'Europe avaient retrouvé et bientôt dépassé leur chiffre de population d'avant-guerre.

Napoléon avait conscience de l'arme qu'était dans ses mains cette formidable supériorité démographique: on cite de lui plusieurs mots qui le démontrent. Au soir d'une bataille il fait cette réflexion: "Bah! une nuit de Paris réparera tout cela", et, devant Metternich, au cours d'une discussion, il s'écrie: "Un homme comme moi ne regarde pas à la mort d'un million d'hommes de plus..." Toujours est-il que c'est en plein triomphe que pour la première fois on voit décliner le taux de la natalité française. C'est en 1905; et jamais plus on ne la voit remonter au taux d'avant cette date.

On sait quelle était en 1913 la situation démographique de l'Allemagne; elle comptait 70 millions d'habitants ce qui, avec l'Autriche faisait une masse de 120 millions soumise depuis une quarantaine d'années à l'intense et obsédante propagande pangermaniste. Après la guerre, une brusque baisse de la natalité se produisit.

La guerre que l'on avait jusqu'ici considérée comme ayant une influence exaltante sur les naissances produisit cette fois l'effet contraire dans presque tous les pays belligérants. Tous virent leur natalité décliner régulièrement peu après la guerre. Mais chez aucun d'entre eux le mouvement ne fut aussi marqué que dans ce pays qui avait de bonnes raisons pour mesurer les dangers de l'effroyable expansionnisme telle qu'elle était enseignée par les pangermanistes d'avant la guerre.

GARAGE J. J. Asselin

STATION DE SERVICE
VENDEUR AUTORISÉ
DES PRODUITS McCOLL
FRONTENAC 100% CANADIEN

Faites changer votre Huile et Graisse.
REPARATION GENERALE
Vulcanisation de Pneus.

Pneus, Batteries, Accessoires.
Demandez notre carte pour un Graissage.

AM. 7676 Coin Iberville et Marie-Anne

Dix-huit mois chez les papous

Le musée ethnographique de Berlin vient de s'enrichir de nombreux masques, têtes de mort, fétiches et autres spécimens précieux rapportés par le Dr Neverman de son expédition dans la Mer du Sud. L'article ci-dessous rapporte quelques épisodes curieux de ce voyage d'études.

... Le quartier général de l'expédition fut d'abord la capitale de la Guinée néerlandaise, Merauke, dont la population compte 200 Malais, quelques Chinois et quatre Européens. Le nombre des habitants blancs de la partie Sud de la Nouvelle-Guinée s'élève exactement à 15, y compris les missionnaires. Ayant recours tantôt aux petits voiliers des marchands chinois tantôt au canot-automobile de la mission, le Dr Neverman effectua des randonnées d'exploration le long des côtes de l'île et sur les trois fleuves qui arrosent la région: le Digul, le Maro et le Bian. Mais il n'a pas négligé non plus le centre du pays, dont le sol marécageux rendait pourtant sa tâche extrêmement difficile. Par bonheur, les "jeunes guerriers" indigènes se mirent volontiers à sa disposition pour s'occuper du transport des bagages. Ils ont l'habitude de porter à deux chaque colis qu'ils attachent à une épaisse canne de bambou. Chez les Papous, seules les femmes portent les fardeaux sur la tête ou sur les épaules. Le sexe fort trouve ceci incompatible avec sa dignité.

Etalon-culotte.

La monnaie dont on se sert pour rétribuer les porteurs indigènes sont le tabac à mâcher et les noix de bétel de Java que les habitants de la Nouvelle-Guinée apprécient beaucoup plus que les noix de bétel de "production nationale". La verroterie de toute sorte et les canifs sont également en haute estime chez les Papous. Mais pour se gagner à jamais la reconnaissance d'un indigène, il suffit de lui offrir... une culotte. Les Européens ont de plus en plus souvent recours à ce mode de paiement, ce qui remplit d'aise les missionnaires et provoque la vive désapprobation du médecin du pays, originaire de Sumatra. Ce dernier affirme que la pratique du nudisme réussit beaucoup mieux aux Papous que le port de ces loques ridicules dans lesquelles ils voient la suprême expression de l'élégance.

Justiciers cannibales.

Dans certaines localités un excellent accueil fut réservé à l'expédition. La plupart du temps, les abris de la police furent mis à sa disposition. Là où ceux-ci faisaient défaut, les indigènes construisaient en un quart d'heure, à l'intention du savant, une hutte dont la charpente était constituée par quelques perches solides et dont les murs étaient en écorce d'eucalyptus.

Le Dr Neverman n'avait pas à redouter les trop célèbres chasseurs de têtes, bien que cette aimable institution soit encore très répandue à l'intérieur du pays. Le "gibier" préféré de ces chasseurs, ce sont les indigènes, et la tête d'un étranger ne constitue pas un trophée de grand prix. Les cas des blancs tombés victimes de ce sport farouche sont tout à fait exceptionnels. Cependant, tout récemment les indigènes ont coupé la tête à un Chinois coupable du rapt d'une jeune fille. Après l'avoir châtié, ils le consommèrent avec appétit. C'est en vain que les autorités s'efforcèrent ensuite de faire comprendre à ces sauvages toute l'horreur de leur acte. Couper la tête c'est, à leurs yeux, une peine presque trop douce pour un criminel et gâcher la chair savoureuse ainsi conquise leur paraît une pure folie.

Titres de noblesse.

L'explorateur ne tarda d'ailleurs pas à inspirer la plus grande estime à la tribu des chasseurs de têtes au sein de laquelle il lui fallut

vivre pendant quelque temps. Les autorités néerlandaises lui ayant offert plusieurs crânes dont il avait besoin pour ses études, il eut vite fait de gagner la réputation d'un célèbre chasseur de têtes. Sa popularité fut telle qu'un jeune indigène sollicita la faveur d'être adopté par lui.

C'est en accordant sa paternité au jeune Papou que le savant put s'initier aux coutumes les plus secrètes de cette peuplade primitive. Son fils adoptif appartenait à une "famille-cocotier", c'est-à-dire à une lignée qui attribuait son origine au démon du cocotier. En effet, chaque famille Papou de la Nouvelle-Guinée néerlandaise vénère dans un démon son plus ancien ancêtre. Ainsi on y trouve des familles-crocodilles, des familles-sogous, etc. D'après une croyance profondément ancrée dans leurs esprits, les démons auraient doté le pays de toutes ses richesses actuelles; ce sont eux, par exemple, qui auraient planté le premier cocotier et le premier arbre de sogou dans cette région. Et ce sont encore eux qui, en donnant la vie à de nombreux enfants, auraient peuplé le pays de leur descendance.

Ce tétémisme explique les moeurs curieuses des indigènes. Le mariage entre adorateurs du même totem est rigoureusement interdit, car les Papous y verraient une union incestueuse. Un jeune homme appartenant à une famille-kangourou doit, par conséquent, rester aveugle aux charmes de toutes les jeunes filles-kangourou, puisque la flamme allumée par une de ces adoratrices ne saurait être couronnée.

Avant d'admettre le Dr Neverman au sein de la famille-cocotier — honneur dont son acte d'adoption le rendait digne — les autorités de celle-ci exigèrent que leur fût révélée l'origine de la femme du candidat, restée d'ailleurs en Europe. Ce n'est que lorsque le savant eut déclaré qu'il avait épousé une fille-sogou, que la conscience religieuse des Papous fut calmée.

Chirurgie pour bateaux

On annonce que les deux parties du croiseur français de 26.500 tonnes "Durkerque", qui ont été construites séparément, seront soudées et rivées en juillet prochain. L'exemple de ce bateau nous montre l'immense progrès réalisé par la "chirurgie navale".

L'idée de construire des bateaux en deux parties date d'avant-guerre. Ainsi, les bateaux qui toisent le service sur les grands lacs ont tous été construits en deux tronçons; les uns de ces navires proviennent des chantiers anglais, d'autres de ceux des Etats-Unis. Mais c'est la première fois que cette méthode a été appliquée à un grand bateau de guerre. Ce sera un précédent, puisque le gouvernement français se propose de construire de la même façon un nouveau vaisseau de guerre, de 35.000 tonnes.

Cette méthode de "chirurgie navale" intéresse beaucoup les armateurs, car elle leur permet d'ajuster le tonnage de leurs bateaux aux circonstances économiques. En effet, il devient désormais possible de diminuer la longueur des navires.

En ce moment, on transforme, aux chantiers de "Wearside", deux cargos en modifiant leur arrière de façon à y aménager des cabines pour voyageurs et à remplacer les machines à vapeur par le chauffage au mazout. A cet effet, on construit, pour chaque navire, un nouvel arrière à l'intérieur de l'ancien qu'on abattra ensuite. Ainsi, ces deux vaisseaux qui ont dix ans d'âge se trouveront complètement renouvelés.

La maison britannique Smiths Dock Co., de North Shields, occupe la première place parmi les "chirurgiens de navires". Elle transforme des bateaux-citernes en bateaux de voyageurs, construit de nouveaux arrières et refait entièrement les navires.

On cache la partie à enlever entre deux cloisons étanches, on coupe ensuite le bateau en deux, et dans les deux parties qui flottent séparément on enlève ce qui est devenu inutile. La nouvelle partie est ajoutée à l'un des tronçons en cale sèche, puis on réunit les deux

parties après avoir rempli d'eau le bassin de radoub. Cette dernière opération est très délicate, parce que la moindre déviation d'un des tronçons risque de rendre le bateau recollé inapte à la navigation.

Les raisons de cette opération sont diverses. Ainsi, un bateau construit pendant la prospérité et jaugeant 10.000 tonnes s'avère à présent trop grand et trop cher, et l'on veut le réduire à 7.000 tonnes. On supprime donc les espaces libres, et le bateau devient plus économique, les droits de pilotage et autres frais étant calculés d'après le tonnage du navire. Grâce aux nouveaux avant et arrière, la vitesse du bateau reconstruit se trouve d'habitude accrue, et il consomme moins de combustible.

Mais l'ingéniosité des constructeurs ne s'arrête pas là. Dans l'un des chantiers navals de la Lyne, on a eu l'idée de faire bouillir tout un navire! L'huile transportée par un bateau avait gelé, et on ne parvenait pas à l'extraire des citernes. Couper en deux le bateau eût coûté trop cher. Au lieu d'avoir recours à une intervention chirurgicale, on décida de chauffer le bateau. On le conduisit donc en bassin de radoub, remplit le bassin d'eau jusqu'à la hauteur des citernes et chauffa l'eau au moyen de tuyaux à vapeur. La température monta peu à peu, le bateau s'enveloppa de vapeurs, et l'huile dégela dans cette sorte de bain-marie.

Pour un autre bateau-citerne, on eut recours à une opération chirurgicale: le bateau fut coupé en trois parties, puis on le recolla, et l'on en fit un cargo muni de citernes, ce qui le rendit plus avantageux pour l'armateur.

Hôpital des montres

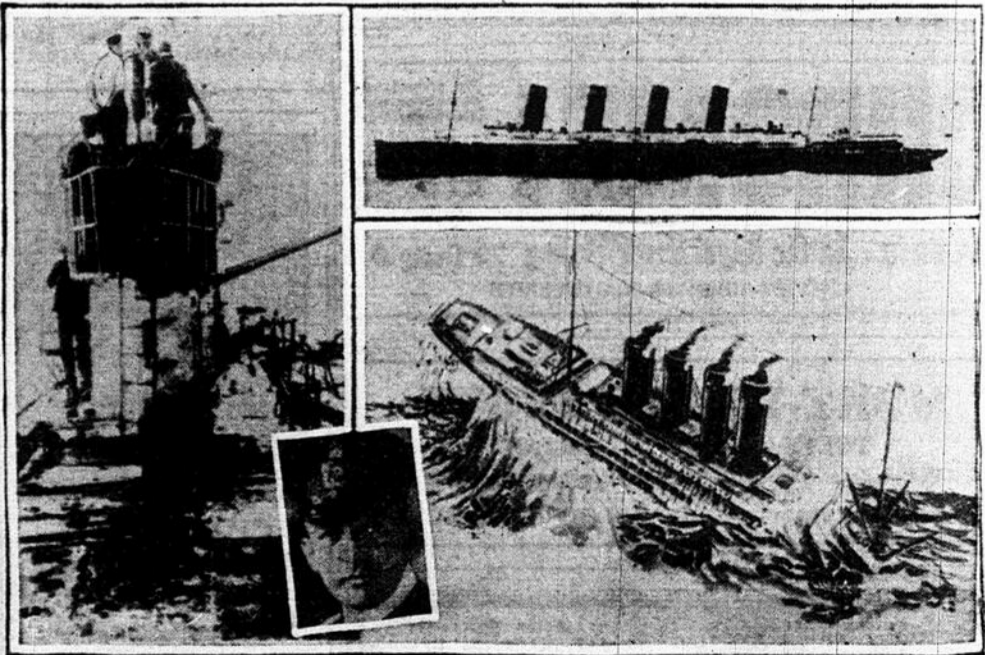
Matériel véritable garanti
Travail consciencieux

ANT. MARCOUX

Ancien de la maison St-Jean,
Rue Ontario Est

976 Rachel est (En face Boyer)

UN TRISTE ANNIVERSAIRE



Le mardi, 7 mai prochain, marquera le 20ème anniversaire du naufrage du "Lusitania", coulé par un sous-marin allemand. Parmi les 1.195 personnes qui périrent dans ce naufrage se trouvaient 175 canadiens. Ce fut d'ailleurs cet accident qui décida le gouvernement américain à participer à la Grande Guerre. On voit, au haut de cette vignette, la dernière photographie du "Lusitania"; au-dessous, le naufrage, tel que conçu par un artiste; à gauche, le sous-marin allemand U-20 qui lança la torpille fatale, sous le commandement du capitaine Schweiger, dont on voit la photo dans le médaillon.

LES ANCIENS CANADIENS

Par Louis-Philippe Aubert de Gaspé

HUITIÈME TRANCHE

Il ne manquait rien à cette scène d'horreur si grandiose! Les flambeaux agités sur les deux plages reflétaient une lueur sinistre sur les traits cadavériques, sur les yeux glauques et à moitié sortis de leur orbite, de cette victime suspendue sur les dernières limites de la mort! Certes, Dumais était un homme courageux; il avait déjà, à diverses époques, fait preuve d'une bravoure héroïque; mais, dans cette position exceptionnelle et inouïe, il lui était bien permis d'être complètement démoralisé.

Cependant, Marcheterre et ses amis conservaient encore quelque espoir de salut.

Arasant, sur la plage, près du moulin à scie, deux grandes pièces de bois carré, ils se hâtèrent de les transporter sur un rocher qui avançait dans la rivière à environ deux cents pieds au-dessus de la chute. En liant chacune de ces pièces avec un câble et les lançant successivement, ils espéraient que le courant les porterait sur l'îlot. Vain espoir! efforts inutiles! L'impulsion n'était pas assez forte; et les pièces, empêchées d'ailleurs par la pesanteur des câbles, dérivèrent toujours entre la plage et l'îlot.

Il semblerait impossible d'ajouter une nuance à ce tableau unique dans son atroce sublimité, d'augmenter l'émotion douloureuse des spectateurs, pétrifiés à la vue de cet homme prêt à disparaître à chaque instant dans le gouffre béant de la cataracte.

Il se passait pourtant sur le rivage une scène aussi sublime, aussi grandiose. C'était la religion rassurant le chrétien prêt à paraître au pied du redoutable tribunal de son juge suprême; c'était la religion offrant ses consolations au chrétien prêt à franchir le terrible passage de la vie à la mort.

Le vieux curé de la paroisse, que son ministère avait appelé auprès d'un malade avant la catastrophe, était accouru sur le lieu du désastre. C'était un vieillard nonagénaire de la plus haute stature; le poids des années n'avait pu courber la taille de ce Nestor moderne, qui avait baptisé et marié tous ses paroissiens, dont il avait enseveli trois générations. Sa longue chevelure, blanche comme la neige, agitée par la brise nocturne, lui donnait un air inspiré et prophétique. Il se tenait là, debout sur le rivage, les deux mains étendues vers le malheureux Dumais. Il l'aimait; il l'avait baptisé; il lui avait fait faire cet acte touchant du culte catholique qui semble changer subitement la nature de l'enfant et de faire participer à la nature angélique. Il aimait aussi Dumais parce qu'il l'avait marié à une jeune orpheline qu'il avait élevée avec tendresse et que cette union rendait heureuse; il l'aimait parce qu'il avait baptisé ses deux enfants qui faisaient la joie de sa vieillesse.

Il était là, sur le rivage, comme l'ange des miséricordes, l'exhortant à la mort, et lui donnant non seulement toutes les consolations que son ministère sacré lui dictait, mais aussi lui adressant ces paroles touchantes qu'un cœur tendre et compatissant peut seul inspirer. Il le rassurait sur le sort de sa famille dont le seigneur de Beaumont prendrait soin, quand, lui, vieillard sur le bord de sa fosse, n'existerait plus. Mais, voyant que le péril devenait de plus en plus imminent, que chaque nouvelle secousse imprimée à l'arbre semblait paralyser les forces du malheureux Dumais, il fit un grand effort sur lui-même, et lui cria d'une voix forte, qu'il tâchait de raffermir, mais qui se brisa en sanglots: "Mon fils, faites un acte de contrition, je vais vous absoudre de tous vos péchés".

Le vieux pasteur, après avoir payé ce tribut de sensibilité à la nature, reprit d'une voix forte qui s'éleva vibrante au milieu du bruit assourdissant de la cataracte: "Mon fils, au nom de Dieu tout-puissant, au nom de Jésus-Christ, au nom de son Père, au nom de son Fils, qui m'a donné les pouvoirs de lier et de délier sur la terre, au nom du Saint-Esprit, je vous absous de tous vos péchés. Ainsi soit-il!" Et la foule répéta en sanglotant: — "Ainsi soit-il!"

La nature voulut reprendre ses droits sur les devoirs de l'homme de Dieu, et les sanglots étouffèrent de nouveau sa voix; mais, dans cette seconde lutte, le devoir impérieux du ministre des autels vainquit encore une fois la sensibilité de l'homme et du vieillard.

— A genoux, mes frères, je vais réciter les prières des agonisants.

Et la voix du vieux pasteur domina de nouveau celle de la tempête, lorsqu'il s'écria, les deux mains étendues vers l'holocauste:

"Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné; au nom des Anges et des Archange; au nom des trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Chérubins et des Séraphins, au nom des Patriarches et des Prophètes; au nom des saints Apôtres et des Évangélistes; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui votre séjour soit dans la paix, et votre demeure dans la sainte Sion. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il." Et les spectateurs répétèrent en gémissant: "Ainsi soit-il (1)".

Un silence de mort avait succédé à cette scène lugubre, quand tout à coup des cris plaintifs se firent entendre derrière la foule pressée sur le rivage: c'était une femme, les vêtements en désordre, les cheveux éparés, qui, portant un enfant dans ses bras, et traînant l'autre d'une main, accourait vers le lieu du sinistre. Cette femme était l'épouse de Dumais, qu'un homme officieux avait été prévenir, sans précaution préalable, de l'accident arrivé à son mari, dont elle attendait à chaque instant le retour.

Demeurant à une demi-lieue du village, elle avait bien entendu le tocsin; mais, seule chez elle avec ses enfants, qu'elle ne pouvait laisser, elle s'était résignée, quoique très inquiète, à attendre l'arrivée de son mari pour se faire expliquer la cause de cette alarme.

Cette femme à la vue de ce qu'elle avait de plus cher au monde suspendu au-dessus de l'abîme, ne poussa qu'un seul cri, mais un cri si déchirant, qu'il pénétra comme une lame d'acier dans le cœur des spectateurs; et, pendant aussitôt connaissance, elle tomba comme une masse inerte sur le rivage. On s'empressa de la transporter au manoir seigneurial, où les soins les plus touchants lui furent prodigués par madame de Beaumont et sa famille.

Quant à Dumais, à l'aspect de sa femme et de ses enfants, une espèce de rugissement de jaguar, un cri rauque, surhumain, indéfinissable, qui porta l'effroi dans l'âme des spectateurs, s'échappa de sa poitrine oppressée; et il sembla tomber ensuite dans un état d'insensibilité qui ressemblait à la mort.

Ce fut au moment précis où le vieux pasteur administrait le sacrement de pénitence, que Jules d'Haberville, Arché de Locheill et leur compagnon arrivèrent sur les lieux. Jules fendit la foule, et prit place entre le vénérable curé et son oncle de Beaumont; Arché, au contraire, s'avança sur le rivage, se croisa les bras, saisit d'un coup d'oeil rapide tout l'ensemble de cette scène de désolation, et calcula les chances de salut.

Après une minute de réflexion, il bondit plutôt qu'il ne courut vers le groupe où se tenait Marcheterre; et, tout en se dépouillant à la hâte de ses vêtements, il lui donna ses instructions. Ses paroles furent brèves, claires et concises: "Capitaine, je nage comme un poisson, j'ai l'haleine d'un amphibie; le danger n'est pas pour moi, mais pour ce malheureux, si je heurtais la

glace en l'abordant. Arrêtez-moi d'abord à une douzaine de pieds de l'îlot, afin de mieux calculer la distance et d'amortir ensuite le choc: votre expérience fera le reste. Maintenant une corde forte, mais aussi légère que possible, et un bon noeud de marin".

Il dit; et, tandis que le vieux capitaine lui attachait l'amarre sous le bras, il se ceignit lui-même le corps d'une autre corde, dont il fit un petit rouleau qu'il tint dans la main droite. Ainsi préparé, il s'élança dans la rivière où il disparut un instant; mais quand il revint sur l'eau, le courant l'entraîna rapidement vers le rivage. Il fit alors tous les efforts prodigieux d'un puissant nageur pour aborder l'îlot, sans pouvoir y réussir; ce que voyant Marcheterre, il se hâta en descendant le long de la grève, de le ramener à terre avant que ses forces fussent épuisées. Une fois sur le rivage, de Locheill reprit aussitôt sa course vers le rocher.

Les spectateurs respirèrent à peine lorsqu'ils virent Arché se précipiter dans les flots pour secourir Dumais qu'ils avaient désespéré de sauver. Tout le monde connaissait la force herculéenne de Locheill et ses exploits aquatiques dans les visites fréquentes qu'il faisait au seigneur de Beaumont avec son ami Jules, pendant leurs vacances du collège. Aussi l'anxiété avait-elle été à son comble pendant la lutte terrible du jeune homme, repoussé sans cesse vers le rivage malgré des efforts qui semblaient surhumains, et un cri de douleur s'était échappé de toutes les poitrines en voyant la défaite.

Jules d'Haberville n'avait eu aucune connaissance de cette tentative de sauvetage de son ami de Locheill. D'une nature très impressionnable, il n'avait pu soutenir, à son arrivée sur la plage, le spectacle déchirant d'une si grande infortune. Après un seul regard empreint de la plus ineffable compassion, il avait baissé les yeux vers la terre, et il ne les en avait plus détachés. Cet homme suspendu par un fil sur ce gouffre béant, ce vieux et vénérable prêtre administrant à haute voix, sous la voûte des cieux, le sacrement de pénitence, ces prières des agonisants adressées à Dieu pour un homme dans toute la force de la virilité, cette sublime évocation qui ordonne à l'âme, au nom de toutes les puissances célestes, de se détacher d'un corps où coule avec abondance la sève vigoureuse de la vie, tout lui semblait l'illusion d'un rêve affreux.

Jules d'Haberville, entièrement absorbé par ces émotions navrantes, n'avait donc eu aucune connaissance des efforts qu'avait faits son ami pour sauver Dumais. Il avait seulement entendu, après la tentative infructueuse de Locheill, les cris lugubres de la foule qu'il avait attribués à une nouvelle répétition de cette scène de désolation, dont il détournait ses regards.

Ce n'était pas un lien ordinaire entre ses amis qui l'attachait à son frère par adoption; c'était cet amour de David et de Jonathan, plus aimable, suivant l'expression emphatique de l'Écriture, que l'amour d'aucune femme. Jules n'épargnait pas ses railleries à Arché, qui ne faisait qu'en rire; mais c'était son bien à lui, auquel il ne permettait à personne de toucher.

D'où venait cette grande passion? Il n'y avait pourtant, en apparence, aucun rapport dans leur caractère. Arché était plutôt froid qu'expansif, tandis qu'une exubérance de sentiments exaltés débordait dans l'âme de Jules. Il y avait néanmoins une similitude bien précieuse: un cœur noble et généreux battait sous la poitrine des deux jeunes gens.

José, lui, qui n'avait rien perdu des préparatifs de Locheill à son arrivée, et qui connaissait la violence des passions d'Haberville, son jeune maître, s'était glissé derrière lui, prêt à comprimer par la force physique cette âme fougueuse et indomptable.

L'anxiété des spectateurs fut à son comble à la seconde tentative d'Arché pour sauver Dumais, qu'ils croyaient perdu sans ressource aucune.

Tous les yeux étaient tournés, avec un intérêt toujours croissant, vers ce malheureux, dont le tremblement convulsif annonçait qu'il perdait graduellement ses forces, à chaque secousse du vieux cèdre, et à chaque oscillation de la glace qui roulait sous son pied. La voix brisée du vieux pasteur, criant pitié au Dieu des miséricordes, interrompit seule ce silence de la tombe.

Les premiers efforts inutiles de Locheill n'avaient servi qu'à l'exalter davantage dans son oeuvre de dévouement; il avait, avec une abnégation bien rare, fait le sacrifice de sa vie. La corde, sa seule chance de salut, pouvait fort bien se rompre lorsqu'elle serait surchargée d'un double poids, et exposée de plus à l'action d'un torrent impétueux. Il était aussi trop habile nageur pour ignorer le danger de remorquer un homme incapable de s'aider d'aucune manière. Il savait qu'il aurait en outre à demeurer sous l'eau, sans respirer, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage.

Conservant néanmoins tout son sang-froid, il se contenta de dire à Marcheterre:

— Il faut changer de tactique: c'est ce rouleau, que je tenais dans ma main droite, qui a d'abord paralysé mes forces lorsque je me suis élançé dans la rivière, et en-

suite lorsque j'ai voulu aborder l'îlot.

Il élargit alors le diamètre du noeud de la corde, qu'il passa de son épaule droite sous son aisselle gauche, pour laisser toute liberté d'action à ses deux bras. Ces précautions prises, il fit un bond de tigre, et disparaissant aussitôt sous les flots qui l'emportaient avec la vitesse d'un cheval lancé à la course, il ne reparut qu'à environ douze pieds de l'îlot, arrêté par la corde que raidit Marcheterre, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ce mouvement pensa lui être funeste, car, perdant l'équilibre, il fut renversé la tête sous l'eau, tandis que le reste de son corps surnageait horizontalement sur la rivière. Son sang-froid, très heureusement, ne l'abandonna pas un instant dans cette position critique, confiant qu'il était dans l'expérience du vieux marin. En effet, celui-ci, lâchant tout à coup deux brasses de l'amarre par un mouvement saccadé, de Locheill, se servant d'un de ces tours de force connus des habiles nageurs, ramena subitement ses talons à s'en frapper les reins; puis, se raidissant les jambes pour battre l'eau perpendiculairement, tandis qu'il secondait cette action en nageant alternativement des deux mains, il reprit enfin l'équilibre.

(A suivre)



NOUS VOUS PRÉTONS de L'ARGENT

Prêts de \$50.00 à \$5,000.00 sur signatures

aux Hommes et Femmes salariés, commerçants, professionnels.

Aucune commission ni frais d'investigation

Intérêt légal seulement

Facile à obtenir et à rembourser

Absolument confidentiel

Aussi prêts sur 1re et 2ème hypothèques.

L'ÉPARGNE FAMILIALE INCORPORÉE

263, RUE STE-CATHERINE EST. SUITE 2. L'Ancoeur 3428

Pourquoi Souffrir



LIBRE, CE NE PEUT ASSURER SANTÉ et BIEN-ÊTRE

PINCE, CE NE PEUT CAUSER le MALADE

du COEUR
des POUMONS
du FOIE
de L'ESTOMAC
des INTESTINS
des VOIES URINAIRES

QUAND SEULS
LES AJUSTEMENTS
CHIROPATRIQUES

corrigent d'une façon sûre et permanente
la CAUSE même de toutes ces maladies.

ENEZ OU ECRIVEZ-NOUS — RENSEIGNEMENTS GRATUITS

Les CHIROPATRICIENS

DIPLOMÉS DE PALMER

Méthode Palmer H.I.O.

Service de RAYONS X et du NEUROCALOMETRE
A nos BUREAUX ou à votre DOMICILE

L. HURTUBISE, D. C.

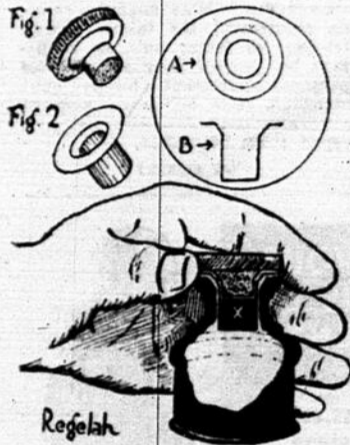
Suite 517 Edifice University Tower
660 Ste-Catherine Ouest Téléphone PL. 8671

(1) L'auteur n'a pas craint de citer au long cette incomparable exhortation. Les prières de la liturgie catholique sont malheureusement trop peu connues et appréciées. Quel de plus sublime que cette prière que le prêtre adresse à l'âme du moribond au moment où, se dégageant de sa dépouille mortelle, elle va s'élever au pied du tribunal redoutable de Dieu!



L'ENCRIER MYSTÉRIEUX

Ce tour ne manquera pas de vous attribuer des pouvoirs surnaturels lorsque vous le présenterez. Vous avez sur la table un encrier, un porte-plume et quelques feuilles de papier, vous faites remarquer à votre auditoire que vous allez exhiber un encrier dans lequel il y a certainement eu de l'encre auparavant mais qui vous semble être, à sec, celui-ci est exhibé ainsi que la plume afin de persuader les plus incrédules. Malgré l'inconvénient de ne pas avoir d'encre vous allez plonger la plume dans celui-ci



et écrire ce que vous avez besoin et pour cela vous invitez un ou deux spectateurs à venir de près pour être témoin des faits, vous ouvrez l'encrier, y plongez votre plume et vous écrivez, ceci fait vous essuyez votre plume et la passez à la

première personne et lui demandez d'écrire son nom et son adresse bien lisiblement. A sa grande surprise il n'y a plus d'encre, vous prenez la plume, la remettez à la deuxième personne et lui demandez de signer à son tour son nom et son adresse; elle plonge la plume dans l'encrier et s'apprêtant à écrire elle s'aperçoit que la plume est restée sèche et qu'il n'y a aucune trace d'encre, c'est bien mystérieux, n'est-ce pas? Vous pouvez replonger la plume et écrire à votre gré.

EXPLICATION: Ce tour, très étonnant consiste à confectionner un petit réservoir tel que vous montre l'illustration (fig. 2) et le plan de construction (A-B) qui s'adapte au bouchon, (fig. 1). Lorsque vous-même vous écrivez vous n'enlevez que le bouchon et vous avez l'encre du petit réservoir marqué par X dans l'encrier (Notez que l'on a eu soin de peindre en noir l'intérieur de l'encrier, voir vignette). Aussitôt que vous avez fini vous remettez le bouchon sur l'encrier et vous l'enlevez immédiatement, (simulant que vous avez replacé le bouchon par distraction) et alors en l'enlevant vous enlevez le réservoir. Ce tour est bien facile à exécuter, et sera très apprécié s'il est bien présenté.

La semaine prochaine, voir: "LE BALLON PATRIOTIQUE".

LA VIEILLE HORLOGE

(suite de la page 13-B)
 main, mais les narines délicates de Lily ne s'en offusquent pas, au contraire.
 Maintenant Nanette a soulevé la petite fille et lui tend un verre de rhum avec un morceau de sucre.
 — Buvez, mon Jésus!... Ah! que vous m'avez fait peur! Sans le concierge qu'est accouru à mes cris, vous mouriez dans c'te sale boîte, car moi, j'n'y aurais jamais touché tant que le diable était dedans! Etes-vous mieux?
 — Oui, Nanette... c'est bon de vivre!... Porte-moi au jardin, veux-tu?
 — Oui, ma pauvre chérie...
 Dans ses bras robustes, la Bretonne a emporté la petite fille. Bientôt, appuyée sur elle, Lily fait le tour du petit jardin.
 L'air automnal a des douceurs de careasse...
 Et voilà maman qui rentre... Elle est aussi pâle que Lily, mais se rassure en voyant sa fille debout. Le concierge lui a tout raconté.

— Pardon, maman! pardon, murmure Lily repentante. Je vous ai fait de la peine, mais j'ai été bien punie.
 Et c'est Annette qui donne le mot de la fin:
 — Ah! Madame, c'est pas d'sa faute à c'te pauvre petite. Le diable était dans l'horloge! je l'ai vu comme j'vous vois là, qui faisait des grimaces derrière la vitre. Il l'a appelée... On ne résiste pas facilement au diable!
 — Vous avez cent fois raison, Nanette, dit la maman de Lily. C'est toujours ainsi qu'on fait le mal... en écoutant le diable qui vous fait signe.
 Maman n'a pas grondé, mais montrant l'horloge elle dit à Lily:
 — Maintenant, les jeudis, tu pourras choisir: la cousine Sophie ou... l'horloge.
 Et Lily a déjà fait son choix.
 Nous le soutenons, tant que les ouvriers de métiers persisteront à ignorer l'union professionnelle, aussi longtemps ils resteront vêtus de rien de pratique.

CE QUE SERA LE SERVICE MÉDICAL DU "NORMANDIE"

Le service médical de "Normandie" est conçu et équipé d'une façon tout à fait moderne; c'est la première foire qu'un effort aussi complet est fait pour le Service Médical d'un paquebot. C'est que "Normandie", possédant 1,300 membres d'équipage et pouvant transporter 2,000 passagers, est une véritable Ville Océane et mérite d'être traité comme la ville la plus moderne.

Le service de "Normandie" comprend un hôpital général divisé en trois parties indépendantes: une clinique médico-chirurgicale, un hôpital de l'équipage et un hôpital des passagers.

La clinique médico-chirurgicale forme un bloc composé d'une salle d'opérations et de physiothérapie, une salle de stérilisation et de pansements (installation dentaire) et une salle de radiologie, située au Pont C avant babord.

La salle d'opérations et la salle de stérilisation ont été équipées par une maison de Paris spécialisée dans l'ameublement des cliniques et qui a fourni également l'appareillage spécial et l'instrumentation chirurgicale et clinique des hôpitaux du bord.

Les appareils de physiothérapie se composent de:

1.—Un appareil de diathermie à ondes courtes à lampes de 250 watts permettant toutes les applications locales et régionales.

Ses principales indications médicales sont les suivantes: effets calorifiques chez les atoniques, action sur la nutrition, sur la circulation périphérique, sur les troubles spasmodiques, les troubles vago-sympathiques et endocriniens, l'hypertension, les douleurs névralgiques, névritiques, arthralgiques et rhumatismales, la sciatique rebelle, les cellulites superficielles et profondes, les entorses et les fractures à la période de convalescence, la cicatrisation des plaies atones; des ulcères de jambes, etc. Il faut ajouter qu'en dehors de l'échauffement qui fait disparaître les sensations de refroidissement et apporte une ration énergétique d'appoint, les ondes courtes ont une action spécifique due au champ magnétique de haute fréquence.

2.—Une douche actinique du Dr Dausset de l'Hôtel-Dieu, de Paris, lampe mobile sur rail d'une puissance de 20 ampères avec réflecteur et localisateur, permettant le bain de soleil artificiel et l'utilisation spéciale des Rayons Ultra-Violet qui créent la vitamine D antirachitique, augmentent dans le

sang la proportion de phosphore, de calcium et de fer, et ont un effet sédatif sur le système nerveux et tonifient le tégument.

3.—Un appareil émetteur de rayons infra-rouges longs du Dr Dausset, d'une puissance de 13,000 watts.

Les indications médicales majeures et mineures des rayons ultra-violet et infra-rouges employés séparément ou simultanément sont multiples et la pratique de ces irradiations sous la surveillance médicale (tension artérielle) donne d'excellents résultats thérapeutiques dans un grand nombre de maladies chroniques, d'états morbides, locaux et d'état physiologiques déficients.

La salle de radiologie contient un appareil Massiot, le radiostat 34, générateur PV (100 kilovots—100 millions ampères) permettant la radioscopie et la radiographie dans tous les cas.

Dans cette clinique, une salle d'isolement de 1ère classe dont la peinture est bactéricide.

A l'entrée de la clinique, un petit magasin de vente de spécialités pharmaceutiques françaises et étrangères les plus courantes et les plus demandées. Les passagers de 1ère classe y ont accès directement de leurs emménagements dont 10 cabines, 5 à babord contenant 5 lits et 5 à tribord contenant 6 lits sont des cabines facultatives d'isolement.

En avant de la clinique, et séparé d'elle par une large cour se trouve l'hôpital de l'équipage

auquel celui-ci a accès par une porte spéciale donnant sur les postes. Cet hôpital comprend une infirmerie, une pharmacie, un laboratoire de radiographie et de bactériologie, 2 hôpitaux contenant respectivement 12 et 2 lits.

A tribord, se trouvent les hôpitaux des passagers hommes et femmes contenant respectivement 17 et 12 lits, les deux hôpitaux d'isolement de 4 et 3 lits, une cabine d'observation et 2 cabines captonnées d'aliénés.

Tout cet ensemble hospitalier, comprenant 65 lits au total est parfaitement autonome, sans aucune servitude de passage commun et son installation est conforme aux prescriptions des derniers règlements français concernant l'hygiène à bord et la sécurité de la navigation, ainsi qu'à celles du règlement des Etats-Unis et du Règlement du Board of Trade en vigueur au moment de la mise en service du navire.

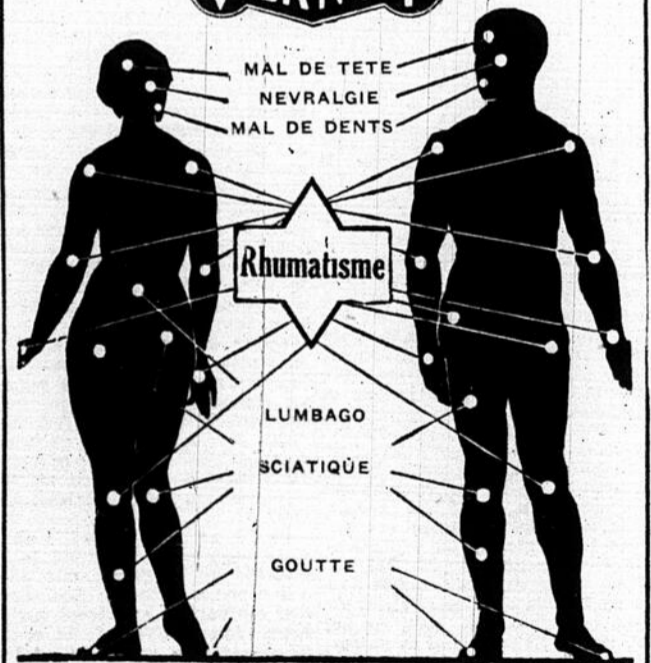
En outre, pour compléter cet ensemble, une infirmerie annexe a été installée au Pont D, à l'union des emménagements des passagers touristes et des passagers de troisième classe.

Cette infirmerie comprend une salle d'opérations et de pansements, une petite pharmacie, une salle d'observation et un médecin qui y possède son cabinet de consultations.

Le service médical de "Normandie" est dirigé par un médecin chef qui a son cabinet de consultations au pont B à tribord du grand Hall.

RHUMATISME

ENLEVE AVEC LES CAPSULES



Reproduction interdite 1933

Bien que plusieurs noms servent à désigner diverses douleurs aiguës — telles que rhumatisme articulaire, rhumatisme musculaire, lumbago, arthrite, goutte, sciatique, etc. — ces noms scientifiques ne désignent qu'une seule affection — le RHUMATISME — dont le nom scientifique ne sert qu'à désigner le siège de la douleur, les CAPSULES VERNOT soulage à la première dose. — Chez les bons pharmaciens. Prix, \$1.00 la boîte de 40 capsules. — Refusez les substituts.

Afin de vous prouver que jamais vous n'avez entendu parler d'un remède aussi extraordinaire. — Envoyez-nous vos nom et adresse ainsi que celui de votre pharmacien, — en plus 10c en timbres pour frais d'emballage, et nous vous enverrons franco un traitement d'essai (4 capsules Vernot). — Cette offre n'est faite que pour un temps limité.

LABORATOIRE MEDICAL VERNOT

4624, Ave du Parc

Montréal



MODERN MOTOR SALES LIMITED

1400, Dorchester Ouest
T-61, M.A. 8255

150 AUTOS USAGÉS

efforts à prix de **GRAND RABAIS**

ET TERMES FACILES
 NOUVEAUX DE SOTO ET DODGE

dans les derniers modèles
 SERVICE GENERAL REPARATIONS PRIX MODERES

Magnétisme, Spiritisme
 Accessoires pour professionnels ou amateurs.
 Catalogue envoyé sur réception de dix centimes.
 Toutes demandes d'informations devront être accompagnées d'un timbre pour la réponse.

FAITES DE LA MAGIE

"REGELAH" 368 rue DeCastelneau, - Montréal
 "Le plus grand distributeur d'accessoires de magie au Canada."



LA VIEILLE HORLOGE

— Regardez mes chéris, ce que je vous ai rapporté de St-Brieuc! Et un énorme ballon s'en vint tomber au milieu du jardin où les enfants étaient réunis en attendant l'heure du dîner.

— Oh! maman, mais il est gigantesque, ce ballon!

— Et léger!

— Et jolii! Ces quatre quartiers de couleurs différentes, ça fera joliment bien sur l'eau!

— On pourra s'en donner à l'heure du bain!

— Il est encore plus beau que celui de Mariette!

Les réflexions joyeuses s'échangeaient rapidement, comme le ballon lui-même que les enfants s'envoyaient galement l'un à l'autre.

— Je suis contente de vous avoir fait plaisir, dit leur mère. A présent, venez vite vous mettre à table.

— Comme ils se dirigeaient vers la maison, la petite Nine parut sur le pas de la porte, en pyjama. Elle dinait plus tôt que les autres, et maintenant elle venait dire bonsoir avant de se coucher. Elle s'arrêta brusquement, toute rouge de surprise heureuse:

— Oh! le beau ballon! Il est pour moi?

— Penses-tu! fit Raymond, tu ne pourrais seulement pas le porter!

— C'est un ballon pour jouer dans

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

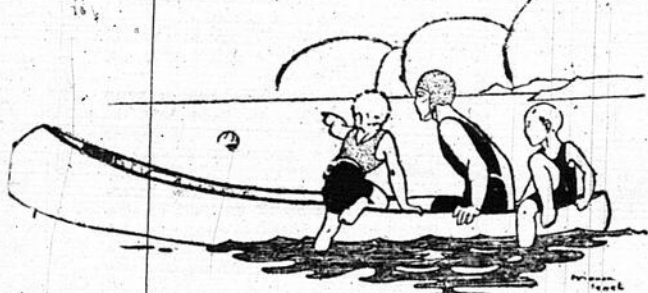
— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent



Heureusement, le grand cousin Georges se trouvait aux environs, dans sa périssoire.

la mer, quand on est assez grand pour prendre de vrais bains, continua Paul avec importance.

La petite Nine ne prenait pas de vrais bains de mer; elle aimait seulement patauger au bord de l'eau et ne consentait à se plonger tout entière qu'avec sa maman, "juste une minute", comme elle disait. Par contre, elle avait un goût particulier pour les ballons; à Paris, sa plus grande joie était d'en recevoir un beau gros gonflé au gaz; à la campagne, le ballon de football de ses frères la faisait rêver. Mais celui qu'elle voyait ce soir dépassait tous les autres avec ses quatre nuances tendres, et surtout par ses dimensions majestueuses.

Les répliques de Raymond et de Paul l'attristèrent donc profondément, et elle se mit à pleurer.

— N'ais pas de chagrin, dit Jeanne en l'embrassant; nous te le prêterons quelquefois. Prends-le un instant pour commencer.

Nine sourit à travers ses larmes et essaya de le soulever. Peine perdue. Non qu'il fût lourd, mais ses petits bras n'en faisaient pas le tour!

— Tu vois bien! triompha Raymond.

— Je vais t'aider, dit Jeanne. Et grâce au secours de sa grande sœur, la petite Nine put rapporter le ballon jusqu'à l'armoire du vestibule où on le rangea soigneusement.

Le lendemain, il y avait foule à l'heure du bain autour de Raymond, Paul et Jeanne. Personne ne songeait à s'éloigner du rivage; et les plus ardents nageurs prenaient part à la bataille rangée, quoique tout amicale, qu'on se livrait dans la mer à coups de ballon. Celui-ci lancé de droite à gauche et de gauche à droite, touchait à peine l'eau qu'il était ramassé, et qu'on recommençait.

Sur la plage, la petite Nine ne jouait pas; elle suivait du regard le merveilleux jouet, encore plus beau sous le brillant soleil d'été.

— En! là-bas, le rattraperez-vous? cria soudain Raymond, lan-

qui s'éloignait et le ballon qui semblait devenir plus petit d'instant en instant, pour n'être bientôt plus qu'un point.

— Voilà Georges qui revient! dit soudain une fillette.

— A-t-il le ballon?

— Sans doute, puisqu'on ne le voit plus.

— Ca ne prouve rien, soupira Jeanne, il serait trop loin maintenant pour être visible.

Quelques minutes passèrent. La petite embarcation se rapprochait rapidement.

— J'aperçois quelque chose de bleu qui fait saillie au bout de la périssoire, ce doit être le ballon, hasarda Paul.

— Il me semble qu'on le verrait plus nettement, dit Jeanne.

— Oh! bien sûr, tu es toujours pessimiste grogna Raymond.

— Dis donc, mon vieux, si notre ballon est perdu, à qui la faute?

— Est-ce que je pouvais savoir que par une mer aussi calme le courant serait aussi fort?

— Ca va, dit Paul; attendez pour vous disputer de savoir à quoi vous en tenir.

— Il peut être dégonflé, cela expliquerait qu'on le distingue à peine, suggéra un enfant.

— S'il s'es dégonflé, il aura tout de suite coulé au fond de l'eau, murmura Jeanne.

Ses frères n'eurent pas le temps de répondre; la fillette, qui la première avait observé que la périssoire revenait, s'écria:

— Georges est nu-tête, et tout à l'heure il avait un bonnet bleu; c'est son bonnet qu'on aperçoit.

Tout espoir paraissait bien perdu.

En effet, Georges, dès qu'il fut à portée de voix, cria:

— Rien à faire! j'ai tout à coup cessé de le voir, et au même moment le courant est devenu si fort que je risquais d'être jeté sur les rochers d'en face; aussi ai-je fait demi-tour. Une autre fois vous ferez plus attention.

Une autre fois... Mais quand y aurait-il une autre fois? Pauvre ballon aussi éphémère que beau!

— Merci tout de même, Georges, se décida à dire Paul.

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent

— C'est aujourd'hui jeudi, songe Lily avec tristesse... Jeudi! jour de répit et de joie pour les autres enfants!...

Les yeux fixés sur l'horloge de la salle à manger, elle regarde courir les aiguilles.

— Trois heures!... Dans une heure, cousine Sophie sera là...

Tous les jeudis, la vieille demoiselle vient la prendre pour l'emmenner goûter chez elle. C'est une tradition familiale à laquelle Lily n'a jamais pu se soustraire que par une bronchite grave ou la scarlatine. Le programme du jeudi se déroule incolore, invariable: avec cousine Sophie, Lily prend l'autobus Clichy-Odéon: elles descendent sur les quais où Lily voudrait s'arrêter pour regarder la Seine et ses bateaux, mais non, elles enfilent la rue des Saints-Pères, c'est là que cousine Sophie habite un petit entresol, sombre.

En arrivant, sa vieille cousine tire de son sac le tablier fleuri de Lily.

— Tu ne le saliras pas.

Et comment Lily pourrait-elle le salir dans cet appartement où tout est propre, astiqué, reluisant? Ce n'est pas à feuilleter la vieille collection d'illustration qui, à force d'être maniée, tombe en ruines. Ce n'est pas non plus avec le jeu de patience qu'elle se salira! Elle l'a tant de fois reconstitué, ce jeu de patience, que pour y trouver encore quelque plaisir elle le fait les yeux fermés. La chatte noire serait une ressource si, sournoise, elle n'allongeait une patte griffue au moment où l'on s'y attend le moins.

— As-tu bien travaillé cette semaine? demande cousine Sophie en tirant l'aiguille de son métier à tapisserie. Où en es-tu? Voyons! je vais te poser quelques questions. Ne parle pas avant d'avoir réfléchi: Qui a brisé le vase de Soissons?

— Ce n'est pas du Soissons, dit Lily étourdiment, c'est du Sèvres.

— Comment, du Sèvres?

— Mais oui, explique-t-elle sans s'émouvoir, sûre de son fait... et c'est Nanette qui l'a cassé la semaine dernière en époussetant la cheminée.

— Ma pauvre Lily! je te parle histoire et tu réponds ménage! Je ne te demande pas ce qui se passe chez ta mère mais, bien au contraire, si tu t'instruis en classe... Donc, c'est Clovis qui brisa le vase de Soissons, mais dans quelles circonstances?

Lily sait fort bien tout cela, mais cousine Sophie a une façon imprévue de poser des questions en mêlant tous les sujets. Lily ne s'y reconnaît plus.

L'an dernier, le goûter de cousine Sophie était encore acceptable avec les bonnes confitures de fraises qu'elle avait confectionnées elle-même. Cette année, hélas! il faut finir celles de l'an dernier. Le sucre est remonté dans les pots au-dessus de la confiture et la tartine de Lily se hérissa de petits cristaux roses qui crissent sous la dent. Lorsque la petite fille a bien répondu à l'examen de son examinateur improvisé, il arrive que pour l'en récompenser, la vieille demoiselle corse le menu du goûter de galettes à l'anis tirées des profondeurs d'un antique seau à biscuits. Est-ce pour cela qu'elles régagent un goût de moisissure léger comme un parfum? La récompense devenant punition, Lily s'efforce de ne pas la mériter.

Ah! que ces souvenirs apportent



As-tu bien travaillé cette semaine?



— Enfin, mam'zelle Gilberte, c'est pas des choses à faire. Voilà une heure que je cherche partout ma bassine, ma daurade et mes radis... et je les trouve dans votre chambre! Le déjeuner sera en retard... Ça a-t-il du bon sens tout de même!

Congestionnée, furieuse, Fébronie, la cuisinière, fait irruption dans la chambre ou Gilberte, affublée d'une blouse tachée et armée d'une imposante palette et de pinceaux, s'efforce de "mettre en place", sur sa toile, récipient, poisson et légumes énumérés plus haut.

— Fébronie, ne touchez pas à mon modèle! s'écrie la petite fille en bondissant vers l'intruse.

Mais celle-ci, sans se troubler le moins du monde, bouscule le chevalet et s'empare sans façon de son bien. Gilbert se précipite, tente de lui arracher la daurade qu'elle tire par sa queue grasse et poisseuse.

— Fébronie, méchante! Je peins des natures mortes... comme Chardin... Laissez-moi terminer celle-ci. Je n'en ai que pour deux jours, et...

— Si vous croyez que la daurade attendra que vous ayez fini de la peindre, ricane la cuisinière.

Et sourde aux protestations comme aux gémissements, elle se hâte de sortir en roulant ses grosses hanches et en haussant les épaules.

Gilberte, consternée, se laisse tomber sur sa chaise. Vraiment tout se ligue contre elle pour l'empêcher de se vouer à l'irrésistible vocation qu'elle éprouve pour la peinture depuis qu'elle a remporté au cours un premier prix de dessin.

A partir de ce jour mémorable, Gilberte, longue fillette de treize ans, un peu dégingandée, de celles dont on dit qu'elles sont dans "l'âge ingrat", ne veut plus entendre parler d'autre chose que d'Art, avec un grand A.

Si encore elle étudiait sérieusement son dessin! Mais non. Ayant obtenu de la générosité de grand-mère, toujours trop bonne et trop faible, une superbe boîte de peinture à l'huile, Gilberte abandonne en partie le piano, la couture, refuse de s'associer aux jeux de son frère et de ses cousins pour couvrir de barbouillages incohérents toiles, cartons et sa propre personne, ce qui la fait surnommer par son entourage "Miss Caméléon".

— Ma pauvre fille, s'exclame maman en surgissant à son tour, ta chambre empest le poisson et la térébenthine. Fais-moi le plaisir d'emporter cet attirail dans le pavillon du jardin...

Tous les génies ont été d'abord méconnus, songe Gilberte, l'oeil au ciel comme un martyr, en obéissant à contre-cœur. Puisqu'on m'interdit les natures mortes, je pourrais peut-être essayer un tableau de piété. M. le Curé serait joliment content et fier de l'accrocher dans son église...

Pourvu que cette nouvelle marotte, miss Caméléon erre dans les allées, cherchant l'inspiration. Justement, un ravissant modèle s'offre à sa vue: c'est son petit cousin, bébé Bouby, vêtu seulement d'un court maillot blanc, jouant au soleil dans l'herbe parmi les pâquerettes. Avec ses cheveux frisés et ses yeux célestes, quel délicieux enfant Jésus il ferait!

— Prestement, la grande artiste dépose chevalet et châssis:

— Ecoute, Bouby, veux-tu être sage pendant que je feral ton portrait? Je te donnerai du chocolat.

Bouby est gourmand. De plus, l'innocent ignore à quoi il s'expose. Il accepte donc sans difficulté et la fillette le campe debout sur ses petites jambes, à l'ombre, car les effets de soleil lui paraissent

un peu compliqués à rendre. Un lis râfle dans la plus proche corbeille entre les bras, Bouby, intéressé au début par le manège de sa cousine empatée généreusement de rouge, de bleu, de jaune sa palette, consent à rester tranquille. Cependant, au bout de quelques minutes, il s'agite, la fleur, veut s'approcher.

— Ne bouge pas! crie miss Caméléon, ou je te donne une tape... Bouby, intimidé, met son doigt dans sa bouche.

— Ne suce pas ton pouce! Resprends la pose! ordonne son tyran.

Fieusement, elle esquisse un affreux bonhomme rose et rouge sur fond épinard... elle s'éloigne... cligne des yeux d'un air inspiré, fonce de nouveau sur la toile qu'elle macule à grands coups de pinceaux fougueux, elle est enchantée de son oeuvre... et complètement ridicule.

l'Art! Gilberte, ulcérée, sera de mauvaise humeur une partie de la journée et viendra verser ses doléances dans l'oreille trop complaisante de grand-mère:

— Je n'aime que ça au monde... je rêve de devenir célèbre... Je voudrais être Rosa Bonheur...

— Oh! c'est un peu exagéré, proteste tout de même grand-mère se rappelant certaines vaches peintes par sa petite-fille et ressemblant à des chiens bassets.

— Alors, je sens que je pourrais faire des portraits, comme Mme Vigée-Lebrun.

— Bon, veux-tu que je te serve de modèle? propose obligeamment grand-mère.

Gilberte accepte, ravie: hâtivement elle tente de reproduire le charmant visage couronné de cheveux blancs sur lesquels palpite à l'ancienne mode, un noeud de dentelle fine. Très docile, grand-mère s'immobilise complaisamment, un tricot aux doigts.

Au bout d'une interminable séance, Gilberte consent à montrer

qui te rend prétentieuse et assomme tout le monde.

— Papa, implore dramatiquement la barbouilleuse, je vous supplie de montrer mes oeuvres à un Maître... et s'il trouve que je n'ai pas de don, je vous jure de ne plus toucher à un pinceau...

— Tiens, cela tombe à merveille, répond le père. Tu sais que nous sommes voisins et en très bons termes avec B... un de nos plus grands peintres actuels. Il doit venir déjeuner à la fin de la semaine, nous lui demanderons son avis sur ta prétendue vocation.

A cet instant le facteur passe et remet à Gilberte une lettre de sa chère amie Josette. Quelle chance! Justement celle-ci la comprend et l'admire. La petite fille plante là son esquisse et court sur-le-champ répondre par courrier à sa confidente. Les trois enfants restent seuls.

— Ce que c'est laid! murmure Denis. Il me semble, moi, que je pourrais arranger ça... il n'y a encore presque rien sur la toile. Si j'essayais?

Hé, hé, ce n'est pas si mal, on reconnaît les saules, les peupliers se mirant dans l'eau... mais que dira l'artiste bafouée? Très peu fiers, à présent, les enfants abandonnent la leur table et c'est seulement le soir que Gilberte vient rechercher son attirail oublié, une fois de plus, à la belle étoile. La nuit est tombée, elle ne s'aperçoit donc pas du méfait et glisse la toile au dos des précédentes, dans un châssis réservé à cet effet.

Le lendemain, lorsqu'elle entre, très émue, dans le salon, elle est accueillie par un:

— Voilà le phénomène qu'on veut vous présenter! dit papa, qui la pousse aussitôt vers un très grand et très gros monsieur étonnamment barbu.

— C'est toi, mon confrère? interroge-t-il rondement en tendant une vaste main à Gilberte épanouie. Va vite me chercher tes "croûtes", je verrai si vraiment tu es touchée par la grâce.

Gilberte se hâte et présente ses oeuvres; d'abord celles qui lui ont valu son premier prix.

— Pough, pough, pough, fait le maître du fond de sa barbe. C'est gentil, c'est bien fait, c'est soigné, du bon ouvrage de pensionnaire.

Un peu mortifiée, Gilberte s'empresse d'exhiber ses études à l'huile. L'homme illustre à un petit sursaut:

— Ça, ça... par exemple, c'est effarant.

Toutefois, il examine les uns après les autres, portraits, tableaux de genre, paysages. Tout à coup, il a un geste:

— Tiens, tiens... en voici un... pas fameux assurément, mais on reconnaît au moins ce que ça peut représenter. Eh bien... quoi, qu'avez-vous, moucherons?

Cette question s'adresse à Denis, Yves et Laurence qui littéralement se roulent de rire par terre, car le seul tableau remarqué est leur oeuvre à tous les trois et l'oeil rond, l'air ahuri et consterné tout à la fois de Gilberte achèvent de les mettre en joie.

Interrogés par leurs parents, un peu confus de cette bruyante manifestation, les fraudeurs avouent la vérité et cette fois tout le monde s'esclaffe aux dépens de l'infortunée Gilberte qui ne sait plus où se fourrer.

— Va, mon enfant, dit le Maître. Crois-moi, retourne à tes poupées, à tes camarades. N'essaye plus d'être une grande artiste, mais une brave et bonne petite fille. Cela, j'en suis certain, tu y parviendras aisément.

QUELQUES COIFFURES

Voici quelques jolies et nouvelles idées pour vous composer une amusante tête de fantaisie si vous êtes conviés à une soirée travestie ne comportant que ce genre de déguisement

C'est, d'ailleurs, excessivement pratique, car c'est très économique. Les matériaux employés pour exécuter un de ces modèles ne vous coûteront pas bien cher et vous aurez cependant un succès certain, dû à l'originalité soignée de ces quatre têtes de fantaisie

La première, un joyeux poussin jaune, est faite d'une sorte de bonnet-casque, en épaisse peluche couleur d'or, avec deux grosses perles noires, entourées de soutache, formant les yeux du poussin. Le bec est en carton souple, recouvert de satin ciré noir et fixé sur le devant du casque.

A côté, c'est une amusante cage, en fils de fer dorés, montée sur un bandeau serre-tête en carton recouvert de gaze d'or. Au centre, perchoir avec oiseau fait en plumes multicolores, ou exécuté en laines de couleur.

Une jolie coiffure d'aviatrice future est en argent ou acier formant casque et enserrant bien la tête de chaque côté, suivant la forme du profil, deux ailes en gaze

blanche, laitonnée et pailletée d'argent sur les nervures. On peut aussi faire ces ailes en petites plumes blanches collées ou en gaze argent transparente. Enfin, la quatrième tête est délicieusement coiffée d'une mince capeline composée de trois passes de mousseline rose pâle, superposées. La calotte ronde et ajustée se fait en velours noir, ainsi que les cerises qui s'intercalent entre les bords roses et celles qui pendent sur les oreilles de la fillette.

Bouby commence à s'ennuyer et à pleurnicher.

— Béberte, Bouby voudrait jouer...

— Non, ou tu n'auras pas de chocolat...

— Béberte... Bouby a froid...

Et le pauvre petit Jésus éternue de tout son coeur, comme un bébé ordinaire. A ce moment, nounou paraît, apportant la bouillie de son nourrisson. Elle reste stupéfaite, puis interpelle Gilbert sans amabilité avec son fort accent alsacien:

— Si c'est permis dout te même! Che laisse Pépé pien installé au soleil et che le redroupe à l'ombre... à moitié nu comme il est, fus allez me le rendre malade... Ach! matemoiselle Chilberte, fus stes malaisante fus safes!

Et nounou ajoute spirituellement:

— Si vous tenez absolument à parpouiller, fus bourriez peut-être rependre les pans du chartin... Quelle fâcheuse matinée pour

avec quelque fierté — l'ébauche qu'elle a brossée.

Grand-mère chausse ses lunettes, se penche et se redresse, un peu épouvantée:

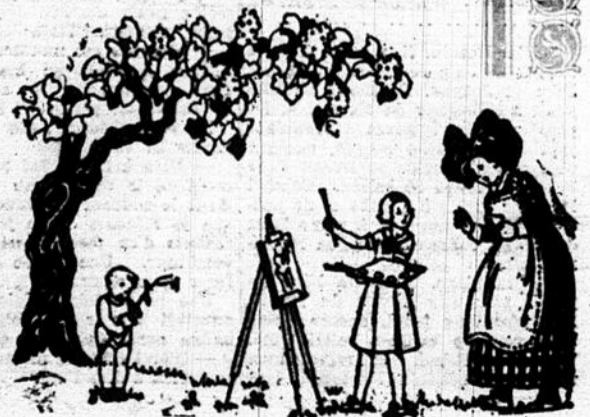
— Vraiment, ma chérie, j'ai le nez aussi violet et les joues vertes?

— Je vois moderne, réplique dignement l'auteur.

— Mais, je louche, ma petite enfant, gémit grand-mère légèrement vexée tout de même.

La-dessus, la famille étant conviée à juger de la ressemblance, c'est un tollé général.

— Si encore la peinture n'était que laide, mais elle est sale! s'emporte papa quelques jours plus tard, après s'être assis malencontreusement sur la palette oubliée dans le salon. Tu vas abandonner ce passe-temps



Fables
Contées
par
WALT DISNEY

COQUELEAU
Connaissez-vous l'histoire de la jeune princesse, du pays des merveilles qui devait se choisir un époux? N'est-ce pas? Alors, commencent à lire cette semaine cette fable qui se passait il y a bien des milliers d'années....

En arrière de la montagne de crème glacée, près d'un lac de sirop d'érable, vivait, dans un château de sucre, un roi et sa fille la princesse. Comme cette princesse était fille unique, elle avait tout ce qu'elle désirait.

C'était naturellement la plus jolie fille du royaume, et le roi son père, ainsi que les sujets, ne lui refusaient rien.

Lorsqu'elle fut en âge de se marier, il fut annoncé dans tout le royaume qu'elle allait choisir l'époux de son choix.

Tous les hommes accoururent au palais.

Vous verrez la semaine prochaine le choix de la princesse.

LA SOURIS MICKEY.

Veux-tu qu'on aille jouer dehors, mon oncle?
Non, il pleut trop. Restes dans la maison.
Veux-tu?
TAP! TAP!

Pour jouer dans la maison? Tant mieux, ils voulaient sortir.
Je leur ai apporté une bonne distraction.

Hihi, ça c'est amusant!
Où, Monsieur Canard?
Je ne me suis jamais si bien amusé.

PLOK! PLOK! PLOK!
Vois-tu, comme ça, on peut jaser sans besoin de les surveiller.
Mon vieux, ça vaut un verre de singez, ah.

Où, il m'arrive d'avoir de bonnes idées.
Toi, tu aurais sûrement le tour d'élever des enfants.

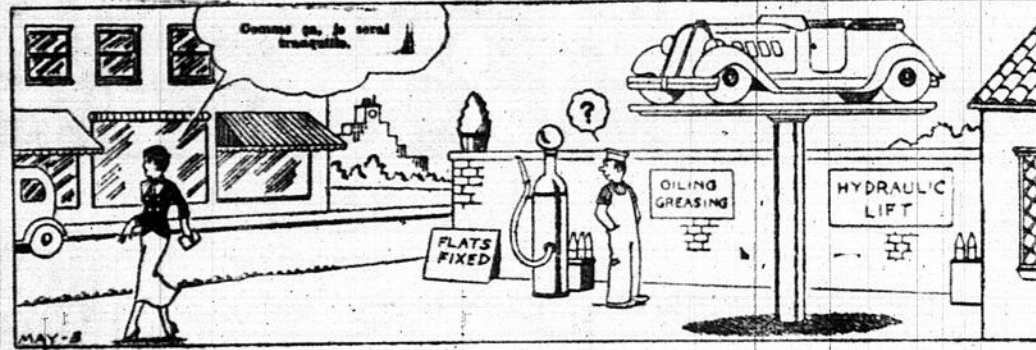
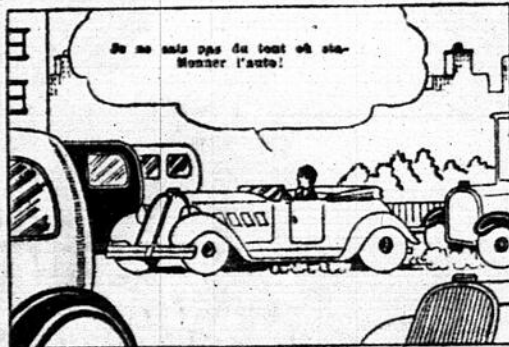
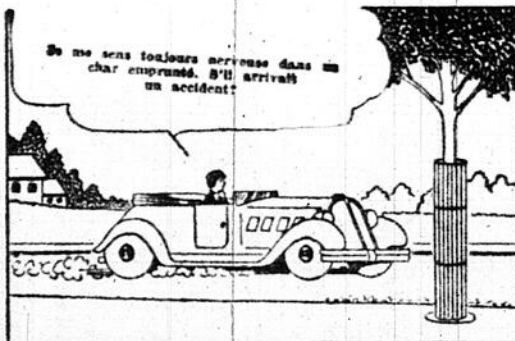
PLAK! PLOK! PLOK!
Boute-moi ça.
Et s'amusez follement à ce jeu-là.

Mais... est-ce que j'ai des visions?

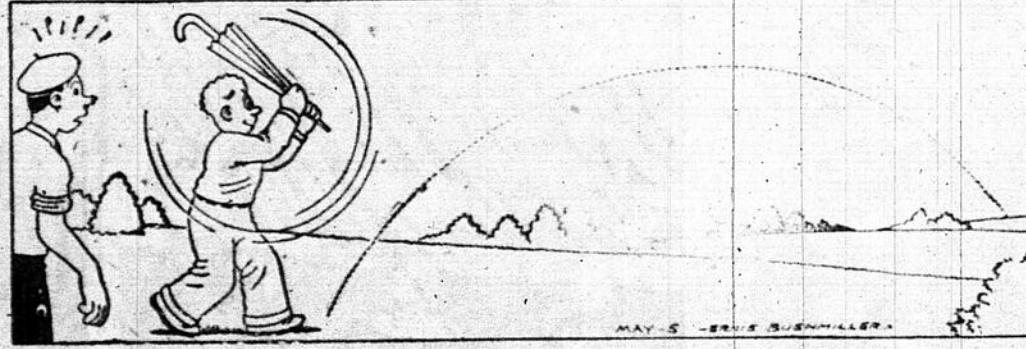
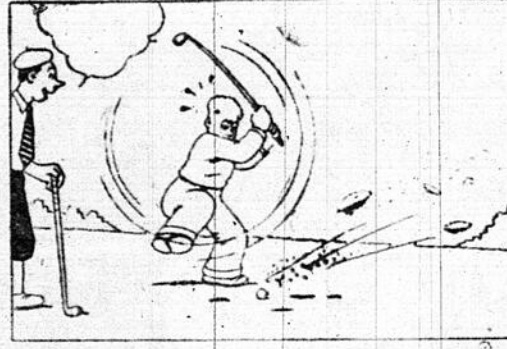
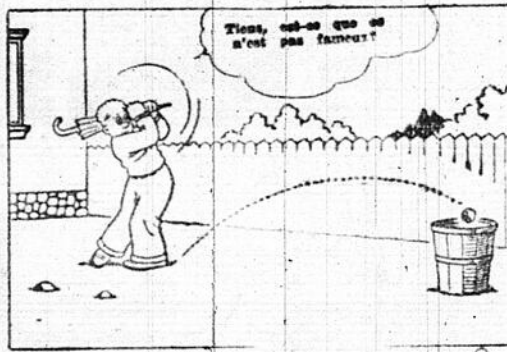
On leur joue un bon tour.
Où, ça au moins, c'est le fun.

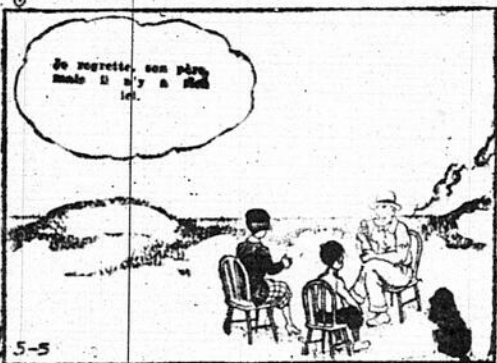
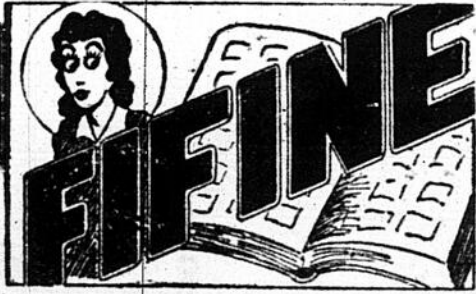
Et maintenant, ils m'ont joué un sale tour.
Comme tu as de bonnes idées, mon vieux Canard!

WALT DISNEY



ESPRIT DE NICODÈME





JASON LE FRAIS



© 1935 by United Feature Syndicate, Inc. No. 10, 11 & 12. All rights reserved.

L'ILLUSTRATION, SAMEDI, 4 MAI 1935

NAPOLÉON

Par Clifford Mc Bride

5-5-35

(et Arthur J. Lafan)

